

FÊTES FÉLIBRÉENNES DE MONT-DE-MARSAN

28-29 AOUT

K'an courrud Sagorre, Magorre é lou Mont-de-Marsan.
(Vieux dicton populaire.)

Selon le rythme réglé, l'*Escole Gastou-Febus* se rendit dans les Landes « où naît la cigale, où croit le maïs » pour y donner sa fête annuelle. Et voici que sont venus, vers Mont-de-Marsan — la ville aux beaux platanes, l'oasis fraîche éclore emmi les « pignadas », — les félibres d'Aquitaine, écrivains, artistes, poètes, amoureux d'antiques langages, tous ceux que tient au cœur le culte fervent des dialectes béarnais et gascons.

Chroniqueur impartial et fidèle, notant simplement les gestes de la félibrée solennelle, il me sera permis de prendre mon bien où le trouverai. Aussi bien ne saurai-je mieux faire, quand mes forces me pourraient trahir, que de rappeler dans mon travail l'enthousiasme de la presse locale et régionale. Et telles, dans le fumier d'Ennius fleurissaient les perles, telles, dans ce modeste compte-rendu, les paroles heureuses de mes confrères mieux disants, sonneront comme une fanfare allègre en l'honneur de notre Ecole.

Mais voici comme se déroula la fête :

Dans l'après-midi du mardi 28, le Bureau s'assembla dans le salon de l'hôtel Richelieu. Vous conter qu'on s'occupa des intérêts matériels de l'*Escole* ne vous intéresserait sans doute pas. Qu'il vous suffise de connaître l'offre gracieuse d'un généreux « Escouliè » dont la modestie — outrée à mon avis — m'oblige à taire le nom. Donc cet « Escouliè » avait écrit au Capischol Planté :

« Mon cher président et ami,

» Je tiens une somme de 200 francs à la disposition de l'*Escole*
» *Gastou-Febus* si elle consent à organiser pour 1907 une sorte de
» concours ouvert aux seuls instituteurs de l'arrondissement d'Ar-
» gelès, qui seront appelés à composer un travail historique de

» cent pages au moins sur les mœurs d'une des vallées du Lavedan
» ou sur un épisode de la Révolution française dans l'une de ces
» vallées :

» Vallée de Luz ;

» Vallée de St-Savin ;

» Vallée d'Azun ;

» Vallée d'Argelès ;

» Vallée de Batsurguère ;

» Il va sans dire que mon nom ne sera pas prononcé si l'École
» accepte mon offre. »

X...

C'est avec la plus profonde gratitude que le Bureau acclama le généreux donateur à qui le capischol et majoral Planté fut chargé de transmettre la reconnaissance infinie de l'École.

Et la réunion du Bureau se termina.

*
*
*

Déjà, par les rues, se cherchaient les félibres venus des monts et de la plaine, ceux de Bigorre, ceux de Béarn, ceux d'Armagnac et ceux des Landes.

« Je suis arrivé — écrit l'un d'eux, un poète, dans l'*Union*
» *Républicaine* de Mont-de-Marsan — assez tard dans l'après-
» midi. Les poètes étaient là, sans doute, et je les cherchais.
» Mont-de-Marsan n'avait arboré ni drapeaux ni guirlandes
» de roses. Mais je ne m'attendais pas à assister au triomphe
» de Pétrarque, je l'avoue. Le siècle est dur aux poètes. A
» peu près isclés, ils se comprennent, du moins s'aiment
» et s'honorent entre eux.

» Je les ai donc reconnus au milieu d'une foule de soldats
» trainassants qui doucement descendaient les rues à la
» veille des grandes manœuvres. Ce devaient être eux,
» debout, et formant un large groupe, autour d'une jolie
» femme : Je ne m'étais pas trompé. »

C'étaient eux, en effet, et, selon leurs affinités, ils s'assemblaient, fleuris de la pervenche rose. Mais la nuit était venue ; et comme les félibres ne sauraient se nourrir uniquement de causeries cordiales et de rêve, ils s'acheminèrent vers la table servie de mets moins incertains.

Neuf heures sonnent. On se dirige vers le Théâtre que la

Municipalité a gracieusement prêté à l'École. Et, bien que nombreux soient les Montois essorés vers l'Océan prochain ou la montagne d'émeraude, la salle était superbe où se pressaient des spectateurs de choix.

Le rideau se leva et ce fut d'abord une audition de poésie fort goûtée. Le bon félibre d'Almeida nous charma par la saveur de ses poèmes. Les deux Palay, artistes consommés et fils très pieux de la gloire paternelle, nous détaillèrent les contes si fins de Yan Palay.

Puis M. A. Laborde-Milàà paraît sur la scène.

Le conférencier a cru d'abord nécessaire d'informer son auditoire des conditions particulières dans lesquelles il était amené à prendre la parole, en cette veille de félibrée. Il remplaçait, au pied levé, « l'escouliè » qui avait été désigné et que la maladie retenait loin de Mont-de-Marsan. Dès lors M. Laborde-Milàà n'a pu apporter la causerie sur la Gascogne qui avait été annoncée, mais on va voir que, s'il a semblé traiter un autre sujet, en réalité ni sa parole ni sa pensée, ni, par suite, notre pensée n'ont quitté la terre maternelle. Nous aussi, nous avons fait, avec lui, comme tant d'autres, notre Circuit... sans accident.

* * *

Jérome
Il s'est agi de l'*Histoire d'un mot*.

Voici, du reste, le résumé de cette spirituelle conférence :

Les mots, en effet, ont leur histoire comme les hommes, et une histoire analogue à la leur. Il y a, d'abord, dans l'humanité, la masse énorme, la quantité infinie de gens dont l'histoire est, si l'on peut dire, de n'en pas avoir : ils naissent, vivent, meurent, accomplissant toutes leurs fonctions, tout leur devoir sans faire parler d'eux, ouvriers — mais ouvriers anonymes — de la civilisation, du progrès et de la grandeur de leur pays ; au dessus, il y a les célébrités passagères, celles que glorifient une ou deux générations ; tout à fait en haut, les Immortels, les grands saints, les grands savants, les grands poètes dont les noms voltigent à jamais sur les lèvres de la postérité. De même parmi les mots : il y a la masse obscure, puis ceux dont la célébrité est éphémère, enfin ceux qui ont une noblesse immortelle, *bienfaisance, patrie, honneur,*

charité. Il y a des faibles, des forts, des vaincus, des oubliés, des dédaignés, même des triomphateurs dont le triomphe est un étonnement.

A un certain moment en effet, de par la force des circonstances, un mot sort de la foule, de la foule grise des vocables sans éclat. Il s'emplit de sens et de lumière. Humble hier, il est au premier rang aujourd'hui, et, chargé désormais d'une signification ou scientifique, ou religieuse, ou sociale, il fait sa trouée dans le monde énergiquement.

C'est un phénomène de ce genre qu'il a semblé intéressant d'étudier, et ce, au sujet d'un mot qui fait partie précisément, au premier chef, du vocabulaire félibréen ; au sujet d'un mot qui signifie lumineusement l'idée félibréenne ; d'un mot qui, simple soldat dans l'armée verbale, s'est trouvé tout d'un coup promu à un grade infiniment supérieur.

* * *

Ce mot est le participe passé passif d'un verbe très ordinaire, mais un participe passé pris substantivement : c'est le mot *Déraciné*. On dit aujourd'hui couramment *un déraciné* comme on dit *un décapité*, et si c'en était le lieu, on pourrait aisément montrer que ce sont là deux situations très voisines.

Quoiqu'il en soit, la signification présente de ce mot est très nette. Un déraciné, peut-on dire, est un individu qui, volontairement ou non, a rompu les liens qui le rattachaient à sa terre, à son passé, à son groupe social ; un individu qui a perdu ses marques originelles, qui n'a plus de traditions, qui devient de moins en moins conscient de ses raisons d'être, et qui, par suite, pâtit et fait pâtir les autres de cette diminution de son être, de son isolement matériel et moral. — Dans ce sens le mot est devenu courant, au palais, au théâtre, dans la critique, dans les romans. Pas un jour où il ne soit ainsi utilisé dans les journaux ; pas une félibrée où il ne soit répété à l'infini et on comprend pourquoi.

Comment s'est fait cet enrichissement de sens ? Où est la raison pour laquelle c'est seulement dans les dix dernières années que ces huit lettres se sont remplies à éclater ?

Elucider ce cas, en apparence tout linguistique, c'est pénétrer dans le tréfonds de l'âme nationale, et c'est, particulièrement,

donner au Félibrige contemporain une assise sociale capable d'en augmenter à l'infini la majesté.

* * *

La solution de ce problème, qui n'est, en fin de compte, rien de moins que le problème angoissant qui étreint l'âme contemporaine, a besoin de deux données : des faits et un homme.

Voici les faits :

Sans remonter plus haut, dans les temps historiques, qu'il n'est besoin pour la clarté des idées, on sait quel était le rêve de la génération française qui arrivait à la vie publique à la veille de 1870. Elle aimait l'Humanité entière, y compris les sauvages ; elle la voulait libre, heureuse et elle aurait rougi d'un mouvement d'égoïsme national. Elle bâtissait d'enthousiasme la République universelle, où il n'y aurait ni frontières, ni larmes, ni souffrances..... Mais la guerre éclata et ce fut un réveil tragique. Ces enthousiastes humanitaires se retrouvèrent citoyens d'une nation vaincue, c'est-à-dire membres d'un organisme social concret, mutilé, humilié à la face du monde, et il fallait vivre..... Alors l'instinct national repassa au premier plan pour une vingtaine d'années ; on se soumit à des règles d'action qui correspondaient à ce besoin primordial de vivre, et d'ailleurs, on s'apercevait — ô miracle ! — que, en travaillant au salut du pays, on faisait entrer dans les mœurs et dans les lois, plus de charité et plus de justice.

Or voici que, à nouveau, vers 1890-1895, la génération montante (comme c'est d'ailleurs son droit) reprend le rêve des Anciens. Elle le reprend et par réaction toute naturelle contre la génération précédente et en raison des probabilités de paix, au moins européenne ; et aussi sous l'effet des tendances unitaires de l'enseignement, à tous les degrés, tendances unitaires accrues par l'exode vers les villes « tentaculaires » et l'abandon de toutes habitudes traditionnelles et ancestrales. Ainsi se trouve constituée vers la fin du siècle une collectivité d'une mentalité particulière, visitée et séduite par l'esprit universel, indifférente à tout le passé particulier dont elle est le résultat et qui la conditionne.

Encore s'ils étaient heureux ! Mais ils ne le sont pas ; épris d'absolu, ils se heurtent chaque jour au relatif ; ne voulant dater que d'eux mêmes, ils entendent à chaque instant, au fond d'eux-mêmes, l'impérieuse et mystérieuse voix des morts.

Confusément, la France sentait leur mal, qui devenait le sien. Qui éclaircirait ce malaise en le nommant ?

* * *

Alors M. Maurice Barrès vint.

Dans son désir d'être aussi individuel que possible, d'enrichir à l'extrême sa personnalité, il s'étudia. Et, s'étudiant, il fit des découvertes, — des découvertes que, certes, toute l'école traditionaliste des Bouald, des Comte, des Le Play, des Mistral avaient préparées, mais auxquelles il donna la forme qui convenait à l'heure présente.

Il découvrit que cette personne dont il se propose l'enrichissement, ce Maurice Barrès actuel, n'a pas surgi tout à coup dans le temps et dans l'espace, qu'il est un anneau d'une chaîne qui plonge dans le passé, qu'il a des traits particuliers dus à ses ancêtres, à sa terre particulière, et que, en fin de compte, se développer, pour lui, consistera à épanouir tous ces traits, à retrouver ses *racines*, bref, à se *raciner*.

Et du jour où il trouva ce mot, par contre-coup, il trouva l'autre, ce terme de *Déraciné* qui qualifia admirablement le monde douloureux des consciences universelles. Psychologue, sociologue et poète, voilà ce qu'il fallait être et ce qu'il fut pour pouvoir, par un effort heureux d'invention verbale, nommer ainsi synthétiquement le mal intime dont la France souffrait et, merveille plus grande encore, indiquer en même temps le remède.

* * *

Aperçoit-on maintenant de quelles lueurs s'éclaire l'œuvre du Félibrige en général et de l'*Escole Gastou-Febus* en particulier et quelles perspectives s'ouvre pour eux ? Il s'élargit considérablement, l'horizon de leurs années de jeunesse ! Artistiques, littéraires à leurs débuts, les voici qui s'acheminent, par la voie de la tradition, vers la réalisation d'une œuvre morale, sociale, nationale dont ils sont les meilleurs agents. Ils sont mieux que les médecins du déracinement, ils en sont les guérisseurs. Ils aident et aideront tout homme de bonne volonté à retrouver ses racines concrètes, et à chaque félibre on peut redire ces vers adressés à l'un des leurs :

Commemorant les tiens, exaltant ton village
De plus en plus conscient de tout ce qui t'a fait,
En vers harmonieux tu caresses l'image
De la terre et des morts dont tu n'es que l'effet.

Creusant en profondeur, tu trouves tes racines ;
Regardant à l'entour, tu jouis chaque jour
Des gestes que te font les campagnes câlines,
Et de l'ombre des monts, et de ces mots d'amour

Que ne manque jamais de dire
Le doux pays où l'on est né,
Qu'il dit avec son bon sourire,
Fut-ce un pays âpre et ruiné.

Qui te lira, prenant modèle,
Ouvrira désormais les yeux
Et cherchera ce que révèle
Son long passé mystérieux.

Il saura mieux aimer son propre coin de terre,
Humble ou fameux, lande ou coteau, plaine ou vallon,
Y reviendra mourir comme y mourut sa mère,
Un clocher bien connu barrant son horizon. (1)

De ce clocher natal, les membres de l'*Escole Gastou-Febus* sont les sonneurs fidèles. Qu'ils continuent, confiants en la beauté, en la sainteté et en l'utilité de leur œuvre, car désormais se trouve fondé en raison le culte de la petite patrie.

Une ovation frénétique est faite au jeune conférencier, prix d'éloquence de l'Académie française en 1904.

Lou Franchiman, de Simin Palay terminait la soirée.

Voici ce qu'écrivit à son sujet, enthousiaste, Emile Despax, le poète délicat :

« La pièce de Palay, un acte très court, fut ce qu'elle
» devait être, spirituelle et profonde, riante et passionnée.
» Simin Palay, entre tous les poètes de la langue d'oc, entre
» tous les poètes de la langue d'oïl, vous êtes un grand
» poète. Je suis venu avec l'espoir de vous voir. Je vous ai
» vu si simple sous votre béret, votre longue barbe noire
» descendant de votre bouche éloquente à votre cœur
» ardent. J'ai pris votre main et je vous ai dit mon admira-
» tion. Je vous la redis ici. J'ai entendu vos vers récités
» avec un art si direct, avec si peu d'artifice, que je trouve
» votre œuvre plus estimable de ce que tant de beauté ne

(1) Ces vers sont extraits d'une pièce adressée par A. Laborde-Milàà, à Arsène Vermenouze, majoral du Félibrige, à la tête du mouvement félibréen en Auvergne.

» soit faite que de simplicité. Et, ce disant, je pense aussi,
» mon ami, à la poésie, riche et pure comme la rosée, des
» sonnets et des poèmes que vous n'avez pas osé nous dire,
» parce que nous étions beaucoup de monde et que vous
» avez craint de nous ennuyer. Il ne faut pas penser ainsi.
» Le grand art est moins dans le rire que dans la gravité
» pleine, la mélancolie douce et la profonde douleur. Les
» plus beaux passages de votre pièce n'étaient pas ceux où
» l'on riait, vous le savez bien. »

Malgré que le spectacle dut s'achever après *lou Franchiman*, il n'en fut pas ainsi.

« Le rire avait ouvert, il termina la fête. M. d'Almeïda le
» glorieux félibre agenais puis les frères Palay nous amusè-
» rent de plusieurs contes dont le *cathéchisme* de M. d'Al-
» meïda fut, ce me semble, le plus goûté. »

Puis Simin Palay — dans une pensée délicate — paraît une dernière fois et dit un poème d'Isidore Salles, du maître Landais, dont les yeux sont à jamais fermés à la lumière du soleil.

« Après quoi les félibres ayant vu s'éteindre les feux de la
» rampe retrouvèrent dehors la lumière des étoiles et de la
» lune, amies des poètes. »

JOURNÉE DU 29

Cour d'Amour

Sur les dix heures, le matin, sous les frais ombrages de la Pépinière, se sont assemblés les vieillards, les prêtres et les jeunes hommes. Et parmi l'assistance nombreuse, nombreuses étaient les femmes aux toilettes claires, celles qui furent le passé et celles qui sont l'avenir, celles qui furent la joie douce du foyer et celles qui sont le rêve. Noté : M. et M^{me} Georges Sourbets ; Félix Sourbets ; M. et M^{me} Sourdois ; M^{me} Emile Sourbets ; M^{lle} Sourbets ; M^{me} de Langallerie ; M^{me} Francis Planté ; M^{me} Dumas ; M^{me} la générale Hervé ; M^{me} Burgicalat ; M^{me} la Comtesse de Beaucorps et M^{lle} de Beaucorps ; M^{me} Marrast ; M. M^{me} et M^{lles} Méroc ; MM. Sam-

son-Ulmo ; Gustave Latapie ; Pons ; Dupeyron ; Larquier ; Delaroy ; M^{me} Fabre ; Dr Paillès ; MM. Darrasse et Lestage etc. ; les poètes Simin Palay et son frère Eugène ; Emile Despax ; Arthur Poydenot, etc.

Pourquoi les maîtres Yan dou Bousquet (Lafore), Dejeanne, Alcartero (Docteur Lacoarret), Lacaze et Baudorre n'étaient-ils point là ? Leur absence fut remarquée. Où donc était Pellissou, l'ahouéguad felibre de Barétous ?

Pour la première fois les reines de beauté présidèrent les fêtes de l'*Escole Gastou-Febus*. C'étaient fleuries de roses, la cigale de vermeil piquée dans le floe rouge et-or, les muses de Gascogne : M^{me} Paul Guillot, de Condom, la blonde reine d'un jour, et ses sœurs rayonnantes de grâce : M^{lles} Marrast, Dumas, de Seroka, Fabre, Paillès et Brettes. Et Phoibos, le dieu

« dont les quatre chevaux
Frappent d'un pied d'argent le ciel solide et rose. »

se souvenant qu'il fut Apollon aux jours où jadis la jeune Hellade l'adorait, les magnifiait dans un décor de gloire rutilante.

Ceux de la suite : M. Adrien Planté, président ; MM. Grandeur et Roussoulet, adjoints au maire de Mont-de-Marsan ; MM. Adrien Lavergne, vice-président de la Société Archéologique du Gers ; Abbadie, président de la Société de Borda ; le majoral Camelat, secrétaire de l'Escole ; le majorâl Lalanne, secrétaire général ; l'abbé Daugé, secrétaire de la section des Landes ; M. P. Laborde, avoué à Pau, trésorier de l'Escole ; M. A. Laborde-Milàà ; M. Louis Batcave, délégué général à Paris et M. Darclanne l'un des vice-présidents, ayant occupé la place de leur charge, le capischol Planté parla :

MESDAMES,

MESSIEURS,

C'est pour la première fois que la Ville de Mont-de-Marsan voit de près des félibres et la belle assistance, qui se presse à notre réunion, dit assez haut combien elle en comprend l'importance ; surtout après la séance d'hier soir ; combien elle désire connaître

notre œuvre. pour ensuite, je n'en doute pas, nous y aider de ses sympathies précieuses, de son efficace collaboration.

Je n'attendais pas moins de cette charmante cité, que je connais depuis longtemps et que très affectueusement je salue en vieil et fidèle ami !

J'ai hâte de remercier son aimable municipalité qui, avec une cordialité empressée, a bien voulu faciliter notre réunion dans ce parc enchanteur, qui semble fait pour les ébats joyeux des muses et des sylvains.

Notre satisfaction est très grande de pouvoir ainsi lui offrir la primeur d'une institution nouvelle dans notre félibrige Gascon, je veux parler de l'organisation de la Cour d'Amour, telle que la comprenaient les troubadours du Moyen-Age et telle que partout, en Espagne, sur les bords du Rhin et dans la plupart de nos Sociétés sœurs, on la comprend de nos jours.

Dans les tournois littéraires d'antan, vous le savez, les juges et les arbitres étaient *les gentes damoiselles*, qui de leurs mains délicates se faisaient un plaisir de couronner les heureux lauréats.

Grâce à la richesse du terrain montois, nous avons pu, aujourd'hui, faire revivre la tradition.

Six jeunes filles, prises dans vos rangs, ont bien voulu accepter, vous le voyez, de prendre, sous les couleurs de Gastou Fébus, la cigale félibréenne et d'assister, de leur gracieux concours, la femme de cœur et d'esprit, si fidèle à notre œuvre, que l'unanimité du bureau a proclamée Reine de cette fête. Reine d'un jour, il est vrai, mais reine sans nul souci de la solidité de sa couronne !

Car Madame, s'il est une royauté devant laquelle tout le monde s'incline ; royauté qui n'ait rien à redouter ni des évolutions de la philosophie, ni des révolutions de la politique, parce qu'elle est toute faite de douce et pénétrante autorité, de grâce exquise et de charme infini, c'est bien la royauté de la femme gasconne, que vous représentez si bien ici, Madame, avec vos gracieuses compagnes, dans le double rayonnement de la jeunesse et de la beauté.

L'Escole Gastou-Fébus, dont je suis le fidèle, quoique bien insuffisant interprète, est profondément touché de la simplicité aimable avec laquelle vous avez bien voulu accepter de présider et de former la Cour d'Amour traditionnelle : le souvenir de la journée du 29 août 1906 restera gravé dans des cœurs dont je suis heureux de déposer à vos pieds le respectueux et reconnaissant hommage.

A ce moment, la Reine se lève et déclare ouverte la neuvième session des jeux floraux de l'*Escole Gastou-Febus*.

Après quoi, elle donne la parole à M. Adrien Planté.

Celui-ci déclare qu'il ne gardera pas longtemps la parole : mais il se croit tenu de la prendre pour expliquer à ce brillant auditoire « ce que nous sommes et pourquoi nous sommes »

Et il continue en ces termes :

« Ne vous y méprenez pas, Mesdames et Messieurs ! Ce n'est pas uniquement pour vous dire des vers et vous conter de la prose, que nous nous sommes groupés en société félibréenne sous le vocable de Gastou-Febus. Certes, les poètes foisonnent en Gascogne, comme les cigales dans vos pignadars ; les prosateurs y sont légion et la plupart occupent une place très honorable dans le mouvement littéraire de la fin du XIX^e siècle et le commencement du XX^e.

Notre but est plus élevé : nous voulons développer dans nos provinces l'amour du sol natal, le culte de la petite patrie et combattre le *déracinement* dont hier soir notre éminent conférencier M. Laborde Milàà vous a éloquemment expliqué la psychologie.

Pour y arriver, nous cherchons à remettre en honneur la langue maternelle avec ses souvenirs glorieux ; à réveiller, partout sur notre passage, l'esprit régional, grâce auquel nos chères provinces pourront lutter avantageusement contre la centralisation parisienne, dont la voracité les envahit, les étreint, les absorbe et leur enlève leur originalité caractéristique qui, dans le passé, fit leur gloire et dans l'avenir leur permettra de marquer brillamment leur place dans les rangs de la grande famille française.

Car, Messieurs, ne l'oubliez pas : être régionalistes, provincialistes ou décentralisateurs comme nous le sommes, ce n'est pas cesser d'être les fils affectionnés de notre grande et chère France..... C'est, au contraire, vouloir se serrer, plus que jamais, autour de son drapeau ; c'est lui apporter un concours d'irréductible dévouement d'autant plus efficace et plus précieux qu'il aura été marqué par une mise en valeur plus complète !

Paul Bourget ne se trompait pas quand il disait : « Après s'être » dessiné dans les idées, le mouvement décentralisateur com- » mence à se dessiner dans les faits : l'issue en sera le total rajeu- » nissement de notre Société et cela sera, du moins, pratique. »

Et c'est pourquoi nous sommes ici : la réunion de Mont-de-Marsan est un de *ces faits* invoqués par le célèbre psychologue : elle vient après celles d'Oloron, d'Eauze, d'Argelès, de St-Sever, de Pau, de Bagnères, de Dax et de Biarritz, qui furent le triomphe de l'idée décentralisatrice dans notre Sud-Ouest et la consécration consolante de la mission félibréenne de l'*Escole Gastou-Febus*.

Cette idée, quel est le cerveau puissant qui lui a donné naissance ?

L'histoire en est simple comme une idylle ; glorieuse comme un chef-d'œuvre !

Et ici, le Président raconte les origines du Félibrige, la réunion des sept poètes provençaux au château de Foncegugne et le serment de Mistral de relever la race par la reconstitution de la langue maternelle et de remettre celle-ci en honneur « par l'influx et la flamme de la divine poésie. » Il indique les progrès qu'a fait depuis 54 ans « ce mouvement admirable de décentralisation, c'est-à-dire, de reconstitution, de libération, de renaissance provinciale » dû incontestablement « au seul survivant des sept enthousiastes de la petite » patrie, à Mistral qui voit son œuvre resplendir radieusement au grand soleil de la grande patrie française ; » l'Académie couronne ses poèmes, l'Etat lui donne des récompenses nationales et l'Univers tout entier l'acclame » et le salue comme le Génie Mondial »

L'orateur insiste sur le caractère tout à la fois poétique et social du génie de Mistral et explique par ce double caractère de son œuvre qui s'impose à l'admiration de tous, le succès de ce mouvement qui va sans cesse grandissant, d'un hémisphère à l'autre.

Le but et le mobile de l'*Escole Gastou-Febus*, sous aucune acception politique ou religieuse, ajoute l'orateur, sont de faire aimer tout ce qui doit être aimé, de resserrer les liens qui doivent unir ceux qui sont faits pour s'aimer les uns les autres.

Et il termine par ces mots :

Gardez-le donc bien ce culte pieux de la petite patrie !

Dans ces jeux floraux pendant lesquels vous entendrez

Lou dous parla
Qui hêy ploura
L'amne attendride

puisez un nouvel amour de cette vieille Terre Gasconne si féconde en bonnes choses, si riche en braves gens et sans crainte, à ceux qui feront semblant de douter de votre patriotisme parce qu'ils vous auront reconnus bons félibres, répondez par ces paroles de notre illustre compatriote Isidore Salles, paroles que je ne cesse de redire, dans toutes nos réunions, parce qu'elles me paraissent résumer admirablement notre évangile félibréen !

Dou parla titat en lou brès,
Tout maynadye que deù ha l'estude,
E per aprène lou Francès
En lou gascoun que trobe ayude
.....
E la grane France chens cès
N'aura pas de melhes Francès
Que lous de la petite.

La parole est donnée à M. Lalanne pour le rapport sur le concours de prose :

DAUNES E MÉSTES.

Se lous ans ne ban en coude-l'y-sègue, capbath las bies dou téms, l'ù n'a pas ta l'aute grane semblance. Aus darrès Yocs, qu'abèm ùe garberade de prousèys, dehèt agradius ; augan, lous autous qu'an sarrat lou brouqué e que s'an hèyt magre payère : lou doy tout petit, lou doy de Diu, coum disen en Gascogne, so qui bòu dise yuste arrèy !

Dilhèu ey la sequère qui s bau la reytère ! Que m'en doli ; més coupam brac e espelucam las hoèyt pèces qui abèm espigad.

1. La yurade que pite au cap purmè *Lou lac d'Artouste, de l'abat Badiole, caperá à Agnos*. Leyénde mountagnère, plà atramade e prou beroyemén countade. Qu'ey l'histori d'ù arroumiu de Sén Yacques qui s'en der andabe per bies e camis e qui, acalhabat per lous baquès dou loc d'Artouste, estou arcoelhut, ataulat e arrecatdat p'ou pastou d'Aricade. praube coum la lèni, aquéro que ba chéns dise. A la noèyt héns, la malici dou Cèu que bouha s'ous de capbath, s'ous de capsus ; e l'endematì, Artouste n'ère mey qu'ù clot oun lacabe l'aygue blue, a l'entan qui lou beterot dou pastou caritatus e s chucabe la baque p'ous pintous.

L'autou, aquero qu'ey bistable de la purmère a la darrère arrè que, qu'a boulut balha au sou debis lou bertadè humét dou parsá. E qu'apèlhe de nau ù hardèu de mouts antics qui s balen d'arre-

biscoula. D'aquero qu'ou coumplimentam mayeméns. Més lou mout tout soulét nou sauré ha lou beroy debis dous camis. Countade per ù paysà, chéns letradure e chéns sapiéncia, la leyénde d'Artouste que seré estade signoulade d'ù flocc d'imadyes e d'arrepourès, qui hèa de la loéngue gascoune ùe loéngue chéns parie.

Qu'en abéts hicat dus, Moussu, a la boste histori e, per mayles, nou soum pas chéns sabou : « Qu'en anabe patou-patou capsus la coste penénde », e tabé : « Las causes plà partadyades que hèn bèy ». Mes dus, qu'ey drin mey qu'arré. Cercats doun, escarbutads, qu'abéts bou-apréne e bou cop d'ale, que bièyrats ù escribâ biarnés de boune payère.

Tau coum la boste leyénde que b hau ùe broumbance (rappel) de medalhe de bermèlh.

2. Saludam assiu ù nabèth biencut ! Qu'ens arribe de Lucq, lou peys de la cante, dou counte gauyous, de la leyénde beroye ; dou peys de Nabarrot, oum s'ey counserbade sabrouse, la loéngue saubadoure. Qu'ey en effèyt a l'oumpre dou tue de Passama qui l'*abat Larroudè* a gourgueyat lou sou purmè gourguèy ; e se l'autou, dous *Pougnoucots* e tournabe sus terre ne-u heré, per ma fé, nat *chit*.

La purmère pèce qui-s mande, *Lou Sabbat*, que pouyré esta calameyade p'ou purmè biencut. Més *Lou Pay gran*, quin ey beroy, quin perpite d'esperit e de bertat, Diséts-mé se n'a pas coum ù hum de las cantes bièlhes aquéste prousèy :

« Què seras, Yan, lou mé Yan ? Boulanyè coum you ? Escloupe
« coum lou tou pay ? — Mouriméns de hami, tout aco ! — Baylét ??
« — Nou biban ! »

E mey loégn :

« La loéngue desligade e lou courilhot gauyous : Bam, daunc, e
« sabéts quoyant s'y a minyat de chardines à Coustète ? — Hasagnot,
« at sables-tu ! »

Oh ! be sab a la tasque aquère respounse gaymante !

E arroun lou payran que bèsse a l'aurelhe de l'arrehilh lou pichan d'ù co ta qui la bite estou amare :

« Nou seras ni baylét ni boulanyè, ni escloupè, Yan, lou mé Yan ! Que m'amuchabe ù pialot d'escuts... que-t herèy escribâ ! »

Aqui qu'ey lou saunèy de tous lous parrans aymadous. Tad èths lou calam qu'ey coum ù segnau de noublesse, estayre, l'escribâ ; rentiè, lou tribalhedou dou libi e de la gazète. Malaye ! per

ù qui hale sus la tête de l'aygue, quoantes s'ahounen e s'aneguen !
Més esta escribâ à la mode de l'abat Larroudè, qu'ey la boune. La
yurade qu'a l'ahide que ta l'an qui bièy qu'ourbira drin mey las
soues ales e que balhera « au canèth d'auque » maye bouhèt. Per
are, qu'ou hè la gायou de la purmère medalhe d'aryén.

3. *La Cousinne en dus trucs* qu'ey d'ù bou escribâ Saliè : *Pierre de Libastie*, mey counegud p'ou subernoum de *Perbosc*. Que l'agra-
dam de la sigounte medalhe d'aryén.

4. *Comate d'Aussau* per *Mous Leon d'Arrix, d'Aureillan* (H.-P.),
qu'ey floucat de la purmère medalhe de brounze.

5. *Mous Guillaume de Bonne*, escribâ à *Auch*, per la *Saunejado d'un Maynadge* ; *Mous de Ferranet*, reyén à *Capbis* (B.-P.), per *Las Hades de la quèbe de Cors*, que soun arrencats a la mediche payère e que coèlhen séngles medalhes de brounze de balou parièrre.

6. *Henric de Bienabe, d'Ossages*, que gagne ùe purmère menciou d'haunou dab *Lous Escoubayres*.

Clic, clac,

Qu'èy acabat !

*
*
*

Acabades, bertat, las obres de petite traque, toutù que-m y
soubre encoère ù cabau : lou dous Roumans e de las Noubèles.
Las trobes n'y soun pas aboundouses, pramou que n'ey pas dat a
tout lou mounde, en hère abrassan de hère estrégne ; més las qu'y
soun, que soun de nautat.

Broumbain detire las coundicions d'aqueste Councours :

« Seran soules courounades ou mentabudes las pècès qui s'at
« baleran per qualitats hère surieuses au tèrs pun de biste de la
« coumpousiciou, de l'interès e de la loéngue. »

E dis'òm tabé que la medalhe d'aryén, en aqueste régue, qu'a
maye balou que la bermèlhe per aulhous.

1. B'assiu, au cap de daban, *Lous Thancayrès de Countis*, leyènde
histourique de 1815. L'autou qu'ey, balén enter lous baléns, *Mous
de Tastet, de Sèn-Yan-de-Luz*, emplégad én coumèrce.

La soue loéngue qu'ey escricade e nète coum frésque daune
lanusquète ; la soue pouesie couralude e mysterieuse coum la qui
flambouréye a l'ombre dous pignadas, doun la cansou, ta-u qui
la sab coumpréne, a la sabrou de la cante dou cassourra, gigan de

la creaciou. Ne gauseri pas d'analya aquère obre d'ù beroy oubrè qui ballèu e calera apera Mèste : nou m'y sauri escade. Que herèy mièlhe : que l'emprimerèy sancère, ric per ric, aus *Reclams*, enta que cadù que-s hèsi arregoulère d'aquère nautat e que s'en pousqui arroun, autan qui bouli, leca-s lous pots.

Per are, si nou-b déu abeya, Daunes e Mèstes, que p'en bouleri, a hoste coumande, léye dus troussots.

Lous Anglés, à Countis, que hèn garrapilhe de tout so de bou : yambous e car dou grèch, lounyèyres e linsòus, aur tabé aryén. Audits adare, qu'èy lou pouète qui debise :

- « Lou Mayre, lou Yantot, a le péne badud,
- « N'eslurrèbe d'un pas e de cougne qu'y ère.
- « Que pénsè qu'a Countis dab homis de payère
- « Que poudèré luta.
- « Un gran diubiban que hasou lèu peta.....
- « Au sou cerbèth lutside que l'arribe
- « E que dits en clignan d'escarniale fayssoun :
- « Que hiquim lous Goddèm detire a la rasoun !
- « Qu'èy troubat so que-s cau ta qu'èn ménch de mieye hore
- « Nét qu'ous foutim dehore !
- « Siulats hort, mile escalhs ! Aperats au me hort,
- « Que le yèn dous entours s'apielotin d'abord !
- « Outalèu d'aqui-hèns le siulère eschourdènte
- « Qu'es abiade a ha pou a le bande pudènte ;
- « E lous Maransinots siulan nau cops de hiu,
- « Qu'aperèn : fiu, fli, fiu !
- « N'an hèyt boaste dou tèms ni perdud eschalibe.
- « Dous grans boscs estremès en courrèn qu'en arribe
- « E lou Mayre qu'ous mande e de l'un enta l'aut
- « A galop courre a-case, apita-s au me haut !
- « Qu'an coumprès. Per debath lou hurbin e les branques
- « Tournen cincante youlhs plan ligads a les thanques,
- « Apitads coum yigans e leuyès coum dragouns,
- « Patacayrès gascouns :
- « Qu'ère aco de Countis l'armadète luroune.
- « Sourdats prests chèns canouns, Yantot, rèy chèns couroune
- « Touts amasses hardids que s'abansen d'un tros
- « Han claqueya s'ous pings coum lous achs de cènt bros
- « Lous setènte-cinq caps de thanques e de tothous,
- « Anan sus ennemics pilhardayres e rothous,
- « Qui ne s'atendèn goayre a bira-s dou plasé
- « De bube, de minya, de pana dinq'au sé ;

« Aquèths assi carcads coum bourrique ne s carque,
« Pénsan a le hartère et sustout a l'embarque
« Crouchids e barrassads de l'esquiau dinqu'aus flancs
« De sacots, de toupins, d'agnerots, de hasans,
« Que boulèn brabemén grane bouque ouberide
« Dous nousts homis arride. »

Més n'y abou pas audiéncia ! Las thanques et lous tothous qu'oubran, que batalhan, que truncan e pican hère, hère,

« Bande angléze qui brame
« Ay ! qui-s daule dou cap... Ay ! qui-s plagn de le came
« D'un ésquis a l'ourélhe ou d'un pic sus lou nas. »

Per fis que gagnan la bittori. L'obre que fenéché atau :

« O bous auts, arrehilhs d'aqueths noubles thancayres
« Que dou boys perhumad èts yemès ou segayres,
« Benerats dab plasé lous utis benedits
« Oun se hissant lous bielhs ta cougna lous bandits.
« Maynadyes, goaytat lous coum maynades le pampe.
« Qu'an ob lou cout dou hoéc ou l'hounou de le crampe.
« Serbit-p'én couquecop, n'abits hounte a puya-y
« Dicnes de lou bressou pr'aquéth glorious assay
« Lou tresor de la lane e l'abiéne d'A.-Poste,
« E p'arressoubienén de l'assaut dous couquins
« Sus les thanques siulats debath l'oumpre dous pings ! »

La jurade, d'ûe soule bouts, qu'a balhat a Tastet, la purmère medalhe d'aryén. Qu'aure lhèu puyat d'ûe osque la recoumpénse si n'abè boulut goarda s l'ahide de quauque nabèth cap d'obre.

2. A *Marius Fontan, d'Aignan*, felibre paysà, per l'obre autàn agradibe que plà escribude, *Lous Mandagòds*, que floucam de la dusau medalhe d'aryén.

E adare, Daunes e Méstes, gran mercés de m'abé escoutat dab tan de paciéncia.

Adichats e hats beroy !

En l'absence de M. Calaban, rapporteur, M. Lalanne donne ensuite lecture du rapport sur le concours des Ecoles primaires :

Le sujet du Concours des Ecoles de 1905, série A, répondait sûrement à ce qu'on peut demander à des enfants de 11 ans et au-

dessous ; le morceau de prose *Las Bièlhes*, présentait des épithètes quelque peu difficiles à rendre, sans doute, mais les difficultés furent souvent résolues... le cœur un peu aussi y avait aidé.

Si le sujet de l'année dernière était attachant, la traduction de la fine poésie *La Cigale*, devait tenter les élèves ; ils devaient faire accueil à la Cigale leur sœur... On n'a pas manqué, en effet, de chanter vivement avec elle, en même temps qu'elle, et pour elle, et si le nombre des chanteurs n'a pas été bien considérable, on peut affirmer que le concert, le concours si vous voulez, a été bon. Et avec Isidore Salles nous disons :

Truque, gayous tambouri,
Truque, Cigale,
Truque de l'ale.

Au point de vue de la traduction littérale, *aubade, apric*, par exemple, pouvaient présenter quelque difficulté : *Aubade*, c'est le chant du soir en Ossau ; mais le sens spécial donné à ce mot par les Ossalois a, par ailleurs, le même sens qu'en français : « concert du matin », nous avons accepté les deux versions.

Tout ausèt que cerque *apric*.

Apric se traduit littéralement par couverture, mais la pensée veut abri ; ici encore nous acceptons les deux interprétations.

Il est quelques copies à traduction littérale parfaite et à traduction littéraire fort bonne. Parmi les copies même non classées, il en est de correctes au point de vue de la forme, mais trop paraphrasées : voilà l'écueil, voilà le mal : c'est ce qui les a fait écarter. Et à ce sujet, nous ne pouvons que répéter les recommandations insérées dans les conditions du concours. Il ne suffit pas de nous apporter une traduction libre du morceau patois (?!), il faut la faire précéder de la traduction littérale juxtalinéaire.

En somme le concours a été très satisfaisant.

*
* * *

Le second sujet — série supérieure — d'Al-Cartero, *L'Agulhade*, poésie de belle envolée, offrait certaines difficultés relatives parfois à la nuance :

« *Ta mèrque tous qu'han quauqu'arrèy* »

q.'on a traduit :

Pour (ou comme) marque (ou signe distinctif) tous ont quelque chose.

Comme rend mieux l'idée que *pour*; nous préférons *signe distinctif à marque*. Mais nous n'avons pas considéré cette dernière version comme une faute.

« *Sus tous l'ana lou que destinte* »

L'ana était bien difficile à traduire. C'est au sens propre l'attitude, la tenue physique que donnent, que laissent les habitudes professionnelles, l'éducation morale aussi. Le paysan aura l'ana lent et lourd par exemple.

Le mot *pioque* a deux sens : 1^o *pioche*, 2^o *serpe*, il a fallu choisir ;

« *Lou cap prim, cinglante au toc*

Lésque e tilhude coum broc. »

devait se traduire :

Le bout effilé, souple au toucher

Fine (ou fluette, mince) et résistante comme aubépine.

La *care arrequinquilhade* a été souvent heureusement rendue par la *face fièrement relevée*. *Ensidne* a plutôt *insigne* que *enseigne* pour correspondant.

E cau que-s toqui lou bestia. La traduction littérale de « *touca lou bestia* » ne saurait être « *toucher le bétail* » mais

Faut il qu'il se conduise de l'aiguillon le bétail. »

Comment se fait-il que dans presque toutes les copies on ait traduit *l'aguhade* par *l'aiguillon*? *Aiguillade* mot de la même famille est pourtant français. Mais nos jeunes concurrents ont lu et goûté dans leurs anthologies la chanson de P. Dupont :

... « La charrue est en bois d'érable

L'aiguillon en branche de houx... »

Et cette réminiscence les a sans doute dispensés de chercher et de trouver *aiguillade* dans le dictionnaire ! Péchés véniels au reste.

Sans aller plus loin dans ce commentaire de la traduction, disons qu'il y a progrès. Au Concours de 1904, les traductions n'étaient guère que convenables et même cinq des concurrents n'avaient pu donner que la seule traduction littérale. Dans le concours actuel, tous les écoliers, sauf deux, ont pu fournir le travail d'ensemble demandé et parmi les copies, il en est d'excellentes. Nous avons le plaisir de signaler tout spécialement, les copies venues de l'école de Morlaàs, dont le directeur, M. Lhept, mérite tous les éloges. Les devoirs de ses élèves portent la marque

d'une évidente sincérité et d'une haute probité littéraire. De plus, ils sont présentés avec un goût que nous ne pouvons que louer. Chaque envoi personnel était inséré dans une feuille portant sous la devise un dessin fort joliment exécuté, ma foi, et représentant des plantes variées de la flore béarnaise : gui, digitale, vigne... On pouvait regretter que les jeunes artistes n'aient pas inscrit sur leurs dessins le nom français de la plante choisie par eux et le nom béarnais correspondant. Mais ces dessins sont si parlants, qu'il eût été superflu de recourir à ces indications.

Que M. Lhept et ses élèves reçoivent donc tous nos compliments.

La traduction littéraire a été mieux soignée, que par le passé : « *Qu'ey aquête qui counde sustout, pramou qu'ey la soule qui hè oubra dou cerbèth* » disait notre Secrétaire général dans son rapport de 1904, et nous voyons avec plaisir que le conseil donné a été suivi : « *de serrer le texte de près, d'aussi près que possible et d'y rester fidèle tout en le reproduisant dans un français élégant et pur.* »

Une ombre à signaler cependant : Le Concours était ouvert aux écoles des Basses-Pyrénées, des Landes, du Gers, des Hautes-Pyrénées ; pas un instituteur de ces trois départements n'a voulu faire concourir son école. Nous exprimons tous nos regrets de cette abstention et nous rappelons les paroles de l'éminent professeur de langue et de littérature romane, M. Bourciez : « passer d'un idiome à l'autre, tout naturellement, sans effort, quel excellent exercice d'assouplissement. » C'est à ce travail d'une si haute valeur éducatrice que l'*Escole* convie maîtres et élèves.

Febus abant !

Et à l'année prochaine !

CLASSEMENT DES ÉLÈVES COURONNÉS

SÉRIE A. — *Élèves au-dessous de 11 ans.*

- | | | |
|----|-------------------------------------|---------------|
| 1. | Labarrère, Louis, école de Morlâas, | 8 points 1/2. |
| 2. | Heuga, Jeanne, école d'Orthez, | 8 points. |
| 3. | Baradat, Joseph, école de Morlâas, | 8 id. |
| 4. | Nougué, André, id. | 8 id. |
| 5. | Chalon, Numa, id. | 8 id. |
| 6. | Séré, Joseph, id. | 8 id. |
| 7. | Lajus, Xavier, id. | 7 points 1/2. |
| 8. | Lonné, Paul, école de Sauveterre, | 6 points. |

SÉRIE B. — *Élèves au-dessus de 11 ans.*

- | | | |
|-----|--|---------------|
| 1. | Chiezé, Jean, école de Sauveterre, | 8 points. |
| 2. | Vigneau, Henri, école de Morlâas, | 7 points 1/2. |
| 3. | Ségot, Jean, id. | 7 points. |
| 4. | Guiraut, André, id. | 7 id. |
| 5. | Gomer, René, école Sup ^{re} Oloron, | 6 id. |
| 6. | Bénéjieu, id. | 6 id. |
| 7. | Heuga, Ernest, école de Morlâas, | 5 points 1/2. |
| 8. | Béguère, école d'Oloron, | 5 points. |
| 9. | Aubiès-Trouilh, école de Mirepeix, | 5 id. |
| 10. | Poumirau, Bernard, id. | 4 points 1/2. |
| 11. | Nüeno, Jean, école d'Oloron, | 3 points. |
| 12. | Picard, Emile, école de Mirepeix, | 3 id. |
| 13. | Escuer, école d'Oloron, | 3 id. |

En conséquence, le Jury décerne :

Dans la série A, des diplômes de médaille d'argent aux six premiers élèves ; des diplômes de bronze aux n^{os} 7 et 8.

Dans la série B, un diplôme de médaille d'argent à l'élève classé n^o 1 ; des diplômes de médaille de bronze aux n^{os} 2, 3, 4, 5, 6 ; des mentions honorables aux n^{os} 7, 8, 9, 10 ; de simples mentions d'encouragement aux n^{os} 11, 12 et 13.

Une médaille d'argent est accordée à M. Lhept, directeur d'école à Morlâas.

Une médaille de bronze à M. Camy, directeur de l'Ecole primaire supérieure à Oloron.

Une médaille de bronze à M. Canton, instituteur à Mirepeix.

La parole échet à M. Darclanne qui, enroué à souhait, s'en excusa et lut son rapport du Concours de poésie :

DAUNES, MESTES É GAYS COUMFRAYS,

Ké coundèbi plan que lou Simin Pàlay é seré aougan carquad d'aquéste couénte coum ariban én estou. Coum né m'y souy pa scadud, k'é dé councèbe qué né souy pa, l'amne dou cos, sourciè.

K'é, dé ségu, mé qué né-s' pod dise agradiou dé débisa déban ta beroy mounde, ou lugra « di sèt raï dé l'estélo » mé k'y a toutung ung retoq à lé cante. Lous yutyés dou « Concours » n'és-pien pa né amig né aprig quèu mèrquen lé lou mode dé bède, é n'e pa, pér ma fé, lou yog d'arride ent'ou praoube diable qui-é diout ha

arroude lou bouçin talhuquad pr-a-d'êts ous troubadous téndèn
chiq ou mig éntougnads déban taou mascadure.

Lous pipins antiqs ké sabèn déya qué « poètes » é toute aou'e
yèn d'aquère hèyte ne soun pas ço qu'y a de mè passièn. Béyat's
labéts, enta you qui-é souy hountous oumén aoutan coum lou
defun renard à qui-abèn abraquad lou coudaou, enta you (né
crédit pa qu'ayi lous besins malaous ou muds sé-m' daou quaouque
humade) qui-é-m' gouéyti coum de picha ou lhèyt dé toute palaoure
éscarniale ou truffandère, béyat qu'ung désgrèou é m'é taou prêts-
hèyt. Mé, coum disè lou Cascarot : « quèn cau ké cau ! » é ta pér-
lounquéya lou mé qui-é pousqui les charpadotes é lous gnaqs dé
dèn à da, ké m'apoutyi én mandan madalhes é ménssiouns à qui-é
s'at mérite.

L'Escole ké balhe :

Ung reboum dé madalhe dé bermélh à l'obre : *S'ou tiatre dou
labouredou*, dou Pierre Tastet, qui-é damoure à Sén-Yan-dé-Luz
mé qui-é badud sus lés costes de Mimbaste. E coum aquét beroy
gouyat é recounéchud mèste én pè aoutan é mé qué nad, d'are én
là, ké sera « hors concours » siban lé mode dé dise dous franchi-
mands.

Ue madalhe dé bérmeilh à lé pèce : *L'Ibèrn*.

Ue permère madalhe d'aryèn à les oubrettes : *Lou bin de Yuran-
çou é Per las Lanés*.

Ue sigounde madalhe d'aryèn pér *Lou pèsquè*.

Diploms de madalhe d'aryèn à les dus obres dou medich aoutou
Moun bilatye é La mèrque du trézor é tabé à Très aoucusious.

Ue madalhe de brounze p'ous *Debisoris é Lou cant dou ségayre*.

Madalhe dé brounze aou *Rèy Artus*.

Ménssiouns (ung ahoualh) à lés pèces :

1° *A ue Arrounglète é Un bouñ biban*.

2° *Miseris dé la grèbe*.

3° *La fé dou Carboué*.

4° *Quoate bouriots d'anade*.

5° *Tèms d'Armagnac*.

6° *Lou machan riche*.

7° *A moun amic François*.

Ké-m' caou adare enguiba lous machans bouçins.

Ous qui-é n'arrécaptan p'arré, n'ous hiquerèy pa biague sus lé
plague enta ha-lé-s-y éscousi, més aou noum dé l'Escole k'ous

balherèy ung abis (— ung abis ne couste pa cà —) : K'èscriben à ço que's-a parit, lou Biarnés ou lou Gascoun, mé troubadous ké sounéyen è ké sounéyen èn francés. K'ous sérém plan récouñchèns sé boulèn da-s' lé péne dé ha l'ue é l'aoute caouse d'ab lou parla de tout yourn. A préne-s'y coum hèn k'an téndèn lou tribalh à-nou-man é k'ous porte lou maye dou tort. Sé 's éscoutèben, segu, yourn ou aout, k'arrecorderén madalhes dou permè èsçantilh.

Ous récoumpéssads dé ménssiouns, ounou qui-é-m' paréch coum sé seré üng oli dous boum ta unta lous blaous, ké dérèy quaouques èspelusadotes louyères é ké dirèy : Entér de mièys bous-aouts qui-at gahat ménssiouns à lé nouste tire-lire, n'y aouré pa pér èscadènsse quaouque charpantè ? Sé nou, ké b' prègueri dé nou pa 'mprounta cabilhès é cabilhouns à méstériaous d'aqué èstad.

Mé da-m én aban.

Lous brounzads k'an lou lou tribalh pabad de bounes intènsiouns — coum én é l'ihèrn — mé né suffèch pa. K'ous carré lhèou trigua l'irague dou lou garbè é nou pa manda's qué lou roumén blous. K'at poden ha s'ous agrade,

Ké bourrém (sé né pa trop demanda ous qui-an diplòms dé madalhe d'aryèn) préga-ous dé méchida-s' dé manéya trop a-d-ayse lou lou tribalh. P'ou mèy counde soulét, en l'oubrète de l'ung d'èts, k'èy troubad lou darré bers dou darré sounèt faous coum ung èscut dé ploum é taou mounéde n'a pa cous, ké sabud.

Lous madalhads d'aryèn, coum aouran d'are én là mé dé dé-qué, ké-'s harén plan ounèstetads én apèlhan mé-'n gran lous lous rims.

Ent' acaba, ké souy simplemén carquad dé prégua Mous Lamarque, d'Anoye, oundrad dé bérémèlh, dé boule é 'sparagna quaouques dénès sus lès despènses courrèntes enta nou p'abé reyte dé papè lou yourn oun 's-é mandé beroy tribalh-dou soun. Né-'s désagra-deré pa tapaouc qué lé sou 'scriture èstoussi mé coumode à léye.

E né-m' damoure pa qu'a cara-m'.

Puis, M. Adrien Planté, chargé du rapport des prix spéciaux, s'exprime ainsi :

THÉÂTRE

Le Jury décerne une médaille de vermeil à M. le V^{te} de Brescon, pour son théâtre gascon.

Tout en félicitant l'auteur de comédies fort curieuses qui mettent en scène les paysans gascons, avec toutes leurs coutumes, leurs traditions, leurs usages actuels et leurs chansons populaires, le Jury regrette que les proportions de ces comédies ne permettent pas, actuellement, de les produire au théâtre ; il faudrait une figuration très difficile, pour ne pas dire impossible à trouver.

Il espère que dans nos villes gasconnes, il se fondera des sociétés locales qui, soutenues par le culte de la langue maternelle, formeront des groupes de jeunes gens prêts à nous aider dans notre œuvre de décentralisation. Salies a donné l'exemple, que Mont-de-Marsan et Condom pourront suivre.

PRIX DE COMPOSITION MUSICALE

Nous avons proposé la mise en musique, avec ou sans accompagnement, de la délicieuse poésie d'Isidore Salles, intitulée : *Lou Chibalet dou Maransin*. C'est en quelques strophes une très exacte monographie de ce vaillant petit cheval des Landes qui, de tout temps, a fait l'admiration de ceux qui ont pu apprécier son jarret nerveux, son inlassable ressort.

Mise en musique, cette poésie pouvait devenir une véritable chanson de route, dont le refrain, vif, alerte, enlevé put donner de l'entrain à nos troupiers landais pendant leurs longues étapes et soutenir nos jeunes gens dans leurs randonnées à travers les Landes.

A notre grand regret, nous devons déclarer que le concours de musique de 1906 a été *maigre* et faible. Six auteurs seulement ont été inspirés par ce joli sujet et sur les six compositions envoyées il a fallu en exclure quatre, dès le premier examen, et réserver pour un concours ultérieur le premier prix (médaille de vermeil).

Le n° 3 a l'allure et le sens que comporte la poésie : l'harmonie est simple, correcte, l'œuvre se rapproche de l'idéal poursuivi par nous. Le Jury a été heureux d'attribuer la médaille d'argent à son auteur, M. *Paul Moureu, de Pau*.

Le n° 4 est, dans toute sa tournure, une chanson de café-concert plutôt qu'une chanson de route : mais l'auteur a fait preuve d'adresse dans son accompagnement : l'écriture en est fort soignée, le Jury accorde à son auteur, M. *Guillaume Lamothe, de Tarbes*, la médaille de bronze.

LINGUISTIQUE

Nous avons proposé pour compléter le dictionnaire en préparation : 1° *la nomenclature très exacte ou glossaire de tout ce qui concerne l'industrie du pin, de la résine et de ses dérivés* ; 2° *la nomenclature de toutes les plantes médicinales que l'on trouve dans le département des Landes.*

Aucun industriel du *Pin* n'a répondu à cette question pourtant si intéressante du programme.

C'est un sabotier, M. Descamps, de Parentis-en-Born, qui, avec une réellé bonne volonté, a envoyé la double nomenclature demandée. Une première médaille de bronze lui est décernée.

Une seconde médaille de bronze a été donnée à M. Edouard Labrouche, pharmacien à Lasseube, qui a fourni un bon glossaire sur le pin, mais a complètement passé sous silence les plantes médicinales.

PRIX D'HONNEUR

L'Escole est heureuse de l'attribuer à M. François Abbadie, Président de la Société de Borda, qui, dans la très importante publication du *Livre noir et des Etablissements de la Ville de Dax*, a fait preuve d'une vaste érudition, d'un sens critique très prudent et très affiné, d'un talent d'écrivain auquel d'autres académies ont déjà rendu hommage.

L'Escole *Gastou-Febus* qui s'honore de le compter parmi ses adhérents, demande à M. Abbadie de vouloir bien accepter la grande médaille, et le remercie du signalé service qu'il a rendu aux études historiques d'une province si riche en souvenirs précieux.

Il est d'usage dans notre famille félibréenne que le Président, après la lecture du palmarès rende un pieux hommage à ceux des nôtres qui pendant l'année ont été enlevés à notre affection et qu'il adresse ensuite, au nom de tous, des félicitations à ceux d'entre nous qui, depuis la dernière réunion ont été l'objet de quelque distinction honorifique ou se sont signalés par d'importants travaux.

Nous n'avons, cette année à déplorer qu'une perte : mais elle est bien cruelle : le Dr Larremonne dont à diverses reprises, nous avons eu à enregistrer les succès, est mort emporté par un mal qui l'avait frappé au lendemain du jour où, unissant sa vie à une

jeune et charmante compagne, il avait pu faire des rêves de bonheur dont l'avenir semblait lui assurer la réalisation ; deux ans après ce jour heureux, il mourait emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu et aimé.

Nous envoyons à sa double famille l'expression de nos plus respectueuses condoléances.

L'Escole peut être fière de ses *escouliers* : notre confrère le Vicomte de Brescon a remporté de nombreux prix dans les divers concours où l'a conduit sa verve si féconde et si bien inspirée. Il a cueilli divers prix aux jeux floraux du Languedoc, dont il a été nommé mainteneur ; il a remporté le prix *Gallia* pour une légende écrite en français et une médaille d'argent de l'Escole Moundino de Toulouse.

M. Mouyen a été fait officier d'Académie à la suite de conférences éloquentes dans lesquelles, à Nay, il a prêché, à son jeune auditoire, la parole félibréenne, c'est-à-dire l'amour du terroir et le culte de la petite patrie.

M^{me} Perguilhem, Directrice d'Ecole à Pau, qui par tant de liens intimes tient à notre famille félibréenne me permettra de rappeler qu'elle aussi a recueilli cette année les palmes académiques : la modestie, qui lui faisait redouter cet hommage rendu à ses mérites, me pardonnera de lui offrir l'expression publique de nos félicitations.

Notre vénérable doyen, M. Jean Bourdette, a reçu une médaille d'argent de la Société de Géographie de France, pour les savantes études sur les maisons seigneuriales du Lavedan. M. Bourdette nous donne un bel exemple et nous prouve que, passé quatre-vingt ans, on peut vouloir quand on veut pouvoir.

Notre confrère Pierre Tastet, un landais transplanté à St-Jean de-Luz, a publié, en une élégante brochure, un remarquable poème sur l'*Agulhadé*. Cette monographie, très curieusement détaillée, de ce meuble sacré de tout paysan gascon, fait le plus grand honneur à l'infatigable lauréat de tant de concours, au patriote ardent, au félibre infatigable dont l'esprit toujours en éveil ne cesse de chercher ce qui peut augmenter le patrimoine intellectuel de la petite patrie.

Enfin notre savant ami le D^r Lacoarret qui se cache modestement sous le pseudonyme populaire d'Al Cartero, a ajouté une perle nouvelle à la belle couronne qu'il est en train de tresser à son pays natal.

Son dernier volume, *P'où Biladye*, qui n'est que le premier d'une nouvelle série, a eu un grand retentissement dans tout le Midi romanisant ; l'Académie des jeux floraux de Toulouse lui a décerné un œillet d'argent avec des éloges qui font le plus grand honneur et à l'auteur de l'ouvrage couronné et au pays qu'il chante avec tant de talent et d'amour !

J'aurais terminé cette nomenclature si flatteuse pour notre Société, s'il ne me restait un dernier hommage à rendre à l'un de nos confrères qui, faisant partie du bureau, ne peut prendre part à aucun concours et qui cependant mérite que je signale son œuvre.

Je veux parler de notre confrère l'abbé Daugé, secrétaire de la Section landaise de notre Escole : son œuvre littéraire est considérable, il est toujours sur la brèche ; mais ce n'est pas seulement dans le domaine de la poésie qu'il exerce son activité ; l'histoire gasconne et la linguistique n'ont pas de secrets pour lui. Il vient de publier une histoire très documentée de Habas.

Sa *Grammaire Gasconne*, dialecte d'Aire, a rendu un réel service à ceux qui veulent maintenir la langue maternelle ; l'étude approfondie et raisonnée de la syntaxe de ce dialecte trop ignoré, sera d'une aide précieuse aux travailleurs.

C'est là aussi un nouveau service, après tant d'autres, qu'il rend à notre Escole qui a cru devoir lui témoigner sa reconnaissance, par l'offre d'une médaille de vermeil que je prie sa modestie de vouloir bien accepter.

La distribution des prix terminée, le Président fait connaître au public que, dans la séance du 8 avril dernier à Nîmes, le Consistoire Félibréen, après avoir proclamé poète septennal Joseph d'Arbau, d'Arles, a créé un prix spécial d'*action félibréenne* et a déclaré le décerner à l'*Escole Gastou-Febus*.

Ce n'est pas sans une émotion très vive que Camelat et lui, présents à cette séance, ont accepté cette haute marque d'estime donnée à notre vaillante Escole. Mais, sans hésitation aucune, ils songèrent à conférer le dépôt de la *branche d'olivier d'argent*, représentant ce prix, à celui d'entre nous, qui, par son grand talent de poète, ses œuvres nombreuses et l'activité de sa propagande félibréenne, leur paraissait le plus digne.

Le majoral Lalanne, qui leur avait envoyé sa procuration, aux termes des nouveaux statuts félibréens, ratifia ce choix.

En conséquence, le Président invite le confrère Simin Palay, maître en gai-savoir, à venir recevoir, des mains de la Reine de la session, le précieux dépôt de cette belle récompense, dont il répond devant l'Escole toute entière.

Cette désignation est accueillie par les applaudissements de l'assistance, dont l'enthousiasme ne connaît plus de bornes, quand Palay, ayant gravi les marches de l'estrade, lance de sa belle voix le sonnet suivant à la Reine et aux muses qui forment la Cour d'Amour :

A LAS DAUNES DE LA COUR D'AMOU

Despuch lou tems d'auts cops, lou tems oun lous castèts
S'aubriben souls, daban lou troubadou cantayre,
Lou mounde hartanè, las ! n'a pas cambiad goayre
E que balhe au « poète », ou loc de gays, mesprèts...

Que l'ey pariè ! Maugrat lous mahùtres que cante,
Permu, d'ore ou de tard, que sab que troubara
Ue hemne doun la bouquete arridera
E doun l'amne aymara ço qui medich l'encante.

Per case, lous castèts que soun yuste caduds,
Més, si lous troubadous, per lous camis perduds,
Nou rencountren pas mey la porte qui-ous arcoélhe,

Bous autes, flocs de yoye e larès de bountad
Que demourat toustém, qu'èt l'eterne Béutat
E que-n-s-é hèt la bite enluside e bermelhe !

On sait que le *Challenge* du Consistoire félibréen est bien placé dans les mains de notre inspiré confrère.

M. de Brescon lut sa pièce des vers *Per las lanos* que vous trouverez plus loin. Xavier de Cardaillac, écrivain nerveux et diseur exquis, tint l'auditoire attaché à ses lèvres. M. Arthur Poydenot, que nous n'avions pas eu l'agrément de voir depuis la félibrée d'Argelès, tout en s'excusant d'être un poète facile à comprendre, et d'être avec Pouyanot de Prous et Peyelin d'Ygos, comme une trinité en un seul poète, nous charma. Auditeur de hasard, j'entendis une dame qui ne put nous cacher et sa joie débordante et son enthousiasme

admiratif. Trois fois heureux, Maître ! l'artiste qui fait vibrer l'âme féminine !

La Cour d'Amour finit par ce poème en l'honneur d'un Montois que nous lut M. l'abbé Daugé :

Lou Menicoun de Gourgues

Lou Moun n'ey pas toustem estat so qu'és adare :
Darrè praube parét bouribè lou toupin ;
Qu'abèts la sangarrue oun oey lhèbe lou pin,
E mouliots hasèn moule à l'aygue qui debare,
Tout an, dus més aban la nèu, Sén Pè dou Moun
Que-s besèbe arriba, de Sen Pè de Bigorre,
Lou pastou mountagnol cassan dab la bastorre
La bacade d'iber hens lou laniu pregoun.

La Lane, mey que oey, que paréchèbe grane,
Mey grane que la ma jumplan debat lou cèu,
E, de Sen Pè dou Moun dinc'au ras de Bourdèu,
Besèn pas sounque bruc, jeste, gabarre e brane.

Lou lanusquet balen, magrestin, mau bestit,
Que bibè de prbiat, pan de segle e cruchade,
E l'abelhe, d'eslou de bruc emplumachade,
Qu'ou balhèbe lou mèu tan qu'abousse apetit.

« Que pot sourti de boun d'un pays qui-s descougne ? »
Se dièbe, en passa, lou Francés trufandè.

Ah qu'io ? Lou pè gascoun seguibe boun sendè,
E lou co dou Francés que trucabe en Gascogne.

Per nouste, se calè, qu'èren marins, sourdats.
Arré n'ous coumbienè coum ue escarrougnade,
E se calè, saulà, balha cauque tougnade,
Qu'abèm lou Menicoun de Gourgues. Escoutats !

* * *

En dequet tems, à la Flouride,
De mârins u troupe esberidè
Qu'abè pourtat lou noum francés,
E, toustem ahamiats de glori,
Qu'èren partits serca bittori
Dechan sourdats bouns e sansés.

Mes la troupe qu'ère mendrote.

— « Ne-n haram pas qu'u boucadote ! »

Se s'èren dits lous Espagnòus.

Lou boucinot qu'ous agradèbe ;

Qu'ous acoussèn, coum en u lèbe

Acousse u mute de can-hòus.

Qu'estou bère la patacade.

L'Espagne abou la pèt macade,

E plan prumè d'ous atrapa-us.

Lou trop passe toustem mesure,

E l'Espagnòu, à l'amne dure,

Qu'ous penou tous en sengles paus.

La noubèle que courrou biste.

Lou mounde, en France, qu'èren triste :

Digun ne gauzèbe bouha.

— « Aco que soun terres nabères.

Enta que ta louy pourta guerres ?

Que ha ? se disen tous ; que ha ?

Qu'èren mey fiers à la Gascogne.

Pertout que tiraben bergougne,

— « Que ha ? se dit lou Menicoun.

Prumè n'ajim bis tres mesades,

Que beyram se soun mespresades

Las terres d'un Francès-Gascoun. »

Que dit, e que bén, e qu'emprunte.

Que ba, bire, tourne e derrounte.

Que s'at bén tout, lanes e cam.

— « Anem, se dit, que cau galères ?

Croumpa-m ne tres, e de las bères.

Que cau marins ? e doun, sercam ! »

Banlèu, sus la ma jumpledoure,

Arrisente, mes troumpedoure,

Besoun parti lous bastimens.

— « Amics, se ne hèm pas la roste,

Que saberan so que n lous coste

D'ahé poudat noustes chermens ! »

Atau, enta balha couradje
Coan trop boulè truca l'auradje,
Disè lou Menicoun hardit,
E lou bastimen, qui s'eslurre
Sus ma coum sus un tros de burre
Qu'ère en Flouride au moumen dit.

Autalèu, que serque doun ère
Lou qui abè heyt la pindoulère.
Gahats en un bired de man,
Lous Espagnòus, qui s'at boulèben,
En sengles paus que jingoulèben,
E, segu, qu'ous estèbe plan.

La man gascoune, e ta balente,
A la bagantisse insolente
Qu'abè tournat pères au sac,
E, sus la terre qui-s descougne,
L'aunou de France — à la Gascougne
Qu'ahè balhat prou d'estoumac.

* * *

E cau d'esso dise so que s debire ?
Que pòuch esta Francés e damoura-m Gascoun.
Prechac à Jeanne d'Arc qu'a balhat lou Lahire ;
Lou Moun, cabbat la mas, que balhe un Menicoun.

Et les félibres s'acheminèrent vers les agapes fraternelles.

LE BANQUET

Devant les salles du festin, cependant que les portes sont encore fermées, on distribue gracieusement deux ouvrages *Discours e dicho de Mistral e Lou Cansouniè dé Provenço*, ces félibres qu'on nomme Eugène Palay et Laborde-Milàà entonnent la chanson de Magali dont le refrain est redit par la foule.

Mais les portes s'ouvrent. L'heure est grave et chacun prend place au banquet.

Étaient présents :

A la table d'honneur :

M^{me} Paul Guillot, présidente ;

A sa droite : M. l'Adjoint de Mont-de-Marsan, Roussoulet ; M. Camélat, majoral, le poète de *Béline* ; M. Adrien Lavergne, président de la Société Archéologique du Gers, et M. Poydenot, qui nous fit l'agréable surprise de vouloir bien s'asseoir à cette place.

A gauche de la Reine : M. Adrien Planté, majoral, président de l'Escole ; M. F. Abbadie, président de la Société de Borda ; M. Lalanne, majoral, secrétaire général de l'Escole ; M. Darclanne, vice-président ; M. l'abbé Daugé, secrétaire ; M. L. Batcave, délégué général à Paris.

Dans l'assistance remarqué : MM. d'Almeida ; Emile Despax ; M^{me} de Barry ; MM. de Brescon ; Bérard, maire de Sauveterre ; Camille Brettes ; Causse ; Canton ; Xavier de Cardaillac ; Carrère ; Cassaët ; de Chauton ; Darracq ; Darblade ; Delbousquet ; Delaroy ; Dupeyron ; Duporté ; Déris ; Docteur Grouilh ; Guillot ; Dr Gaye ; l'abbé Hébrard ; de Laborde-Lassalle ; Laborde-Milaà ; Paul Laborde, trésorier de l'Escole ; Pierre Laborde ; André Labadie ; Léon Labeyrie ; Laporte ; Léon-Dufour ; Lhept ; M^{mo} Lhept ; Dr de Larroque ; Laquet ; Raoul de Lestapis ; Dr Louge ; Abbé Landoussy ; Maron ; Matignon ; Maurin ; Dr Mendousse ; Navarre ; Simin Palay ; Eugène Palay ; Joseph Planté ; Pons ; Rohmer père ; Rohmer fils ; M^{lle} Rohmer ; MM. Samaran ; Samson-Ulmo ; Félix Sourbets ; Sourdois ; Georges Sourbets ; Sarthou ; Abbé St-Canty ; Serraplaa, l'artiste qui interpréta la veille l'un des rôles de *lou Franchiman* ; Souque ; Texier ; les représentants de la *Petite Gironde* ; de la *Dépêche* ; de la *France* ; du *Nouvelliste* ; de l'*Union Républicaine* ; du *Républicain Landais* ; du *Petit Landais* ; du *Journal des Landes* ; de la *Talanquère*, etc., etc.

Le couvert offre un coup d'œil délicieux dans un cadre de fleurs et de fruits. Devant chaque convive le menu porte :

Dîner félibriste du 29 Août 1906

CONSOMMÉ DE VOLAILLES
HORS-D'ŒUVRE VARIÉS
TURBOT — SAUCE VÉNITIENNE
FILET DE BŒUF PÉRIGUEUX
OIES SAUVAGES ROTIES
SALADE
RÉDUITS GLACÉS
DESSERT
VIN BLANC ET ROUGE DES LANDES — PICPOULT
CHAMPAGNE FRAPPÉ — CAFÉ ET ARMAGNAC
(Hôtel Richelieu — Mont-de-Marsan).

Le repas fut rapidement servi et tint dignement la réputation du Vatel Montois M. St-Martin.

Et comme le champagne coulait, M^{me} Paul Guillot se leva entonnant la Coupo Santo. Comme il se doit, la tablée fut debout, mais sur un désir de la reine — de tels désirs sont des ordres — les convives reprirent place sur leurs sièges.

Puis le maître A. Planté exquisement porta le premier toast et s'exprima ainsi :

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans nos réunions de famille félibréenne, vous le savez, l'heure des toasts est toujours l'heure des effusions intimes; aussi vous demanderai-je la permission de rester dans la note traditionnelle, en laissant parler mon cœur, en toute simplicité; je veux dire, en vous confiant la réelle émotion que je ressens au moment de lever mon verre en l'honneur de la ville de Mont-de-Marsan.

Je ne puis, en effet, oublier que c'est chez elle que j'ai passé une belle partie de mon existence; la plus belle assurément.

Enfant et jeune homme, j'y avais noué des amitiés que plus tard, magistrat, je fus heureux de trouver toujours vivaces, aux heures sombres de l'année terrible.

Je partageais alors les angoisses du moment avec les hommes de cœur, dont le dévouement se montra à la hauteur des graves devoirs que les événements imposaient à tous.

Je puisai auprès d'eux des leçons qui me sont restées précieuses ; puis, quand la tourmente fut calmée, chef du service du parquet de la cour d'assises des Landes, soutenu par la confiance et la sympathie d'une population intelligente et patriote, je pus, dans ma modeste sphère, prendre ma part à la réorganisation normale des choses, confiant dans les destinées de la France renaissante et toujours fidèle au culte sacré du droit, de la justice et de la liberté.

Quand je quittai les Landes, vous l'avouerez-je, j'y laissai une partie de mon cœur !

Depuis, bien des vides se sont faits, hélas ! parmi mes amis d'alors ; mais à l'inverse du vieux poète grec Mimnerme, que le hasard de mes travaux de félibre, quelque peu international, me faisaient traduire il y a quelques années, je ne me plains pas d'avoir vieilli.

Je bénis au contraire cette vieillesse qui me permet — après trente ans environ — de rappeler ces heures chères aux lieux mêmes où j'avais été si heureux de les vivre et de saluer la mémoire des pères disparus, dans les fils qui, plus jeunes que moi, veulent bien m'assister aujourd'hui et joindre leurs vœux aux miens.

Vous êtes de ceux-là vous tous, mes chers amis des Landes que je vois ici... Vous êtes aussi de ceux-là M. l'Adjoint, dans lequel je retrouve le vieux Montois toujours courtois, prévenant et aimable. Je vous remercie d'être des nôtres aujourd'hui, je remercie en vous toute la municipalité qui a mis tant de bonne grâce dans l'accueil qu'elle a fait à un vieil ami ! Et en vous priant de vous faire mon interprète auprès de M. le Maire, absent du pays, et de M. Grandeur votre collègue, je lève mon verre en votre honneur, en l'honneur de la municipalité toute entière, en l'honneur de la ville de Mont-de-Marsan.

Je bois aussi à vous, mes chers confrères de la presse montoise et landaise.

Notre œuvre est sœur de la vôtre. Comme vous, en effet, nous cherchons à mettre en valeur les ressources régionales ; à arracher nos chères provinces à l'absorption de la centralisation ; à faire rentrer la vie en elles en maintenant et défendant leur originalité, vous avec les armes que la politique vous donne, nous avec la langue maternelle qui en est la caractéristique sacrée.

L'accueil que vous m'avez fait quand, il y a quelques semaines,

je suis venu frapper à vos portes, m'a touché, mais il ne m'a pas surpris ; les uns et les autres, nous sommes des travailleurs ; nous devons donc nous entendre.

Il y a cinq ans, dans un sentiment unanime de touchante confraternité, vous avez célébré le centenaire de votre doyen, le *Journal des Landes* ; je n'ai pu me joindre à vous dans cette fête du travail et de l'honneur, j'ai très vivement regretté de n'avoir pu apporter mon confraternel hommage à celui qui en était le héros. Vous comprendrez, dès lors, que je ne puisse, en buvant très cordialement à la presse montoise et landaise, laisser passer l'occasion qui m'est offerte de lever mon verre en l'honneur de ce cœur vaillant et bon, de cet esprit toujours alerte, toujours jeune qui s'appelle Victor Delaroy !

Enfin, j'arrive à vous, Mesdames, qui avez osé venir vous asseoir à ce banquet félibréen... Mais ici un sentiment subit de réserve m'arrête : vous êtes les fleurs charmantes et animées de nos jeux floraux ; or, vous l'avez remarqué, je n'en doute pas, quand il butine dans nos jardins, le papillon qui ne parle, ni ne rit, ni ne chante, se contente d'aspirer le parfum enivrant dont la Providence enrichit le calice des fleurs qu'il honore de ses discrets hommages... et il passe, en battant des ailes. Ne devrais-je pas garder la même discrétion et me taire comme lui ?

Je ne suis pas papillon ! je n'en ai, hélas, ni la sveltesse, ni les brillantes couleurs ; je me contente d'être homme, félibre et béarnais ! C'est à-dire quelque peu indiscret, très enthousiaste et toujours fidèle et courtois.

C'est pourquoi, méconnaissant toute réserve et dû à votre modestie en rougir, je proclame une fois de plus vos charmes, et je lève mon verre en leur honneur en vous disant : Merci !

E adare a bous, amics e counfrays ! A bous auts tous qui dab you tribalhats a la grane obre !

A tu, Pierroulic dou Péglè, qui, tout soulet, as tiengut, au Mount, lou drapeu de l'*Escole Gastou-Febus* !

A tu, Laborde-Milàà, qui as tan beroy batalat hié sé en l'haùnou de la pichote patrie ;

A bous, Simin Palay, Ugène Palay e Serraplaà, qui dab tan de balentise abets heyt counéche aus dou Mount, ço qu'ey la lengue mayrane.

A tu, d'Almeïda biengut de l'Escole Marguerito, nouste sourète aymade, t'as ha crèba d'arride ou ploura d'amou patriau...

A bous auts touts, amics, merces !

Que nouste Escole pousqui de mey en mey praba dab l'ayude de boste fé félibréenne, aus arays engalinans dou sourelh de Gascogne.

E touts amasse, lou cô hardit, lou cap lhebat, chens pou d'arrey, ni d'arrès hems lou bou piulet familiau :

Lannes, Armagnac, Bigorre e Biarn, dab Febus, toustem aban !

Et le verbe vibra. Tour à tour MM. Roussoulet et Delaroy remercièrent le capischol des paroles fleuries dont il avait couvert et la ville et la presse.

C'est alors que la reine se leva. Et voici ses paroles :

Après les éloquentes paroles que nous venons d'entendre, il est peut-être bien téméraire de ma part d'oser élever la voix. Mais, puisqu'il m'a été conféré si gracieusement la présidence de ces fêtes et de ce banquet, je ne voudrais pas qu'on puisse dire qu'une Reine des Félibres de Gascogne est restée muette. Et puis, il faut bien que les femmes bavardent et que les cigales..... chantent. Donc, si intimidant que soit mon rôle, je tiens à dire cependant combien je suis touchée qu'il m'ait été offert. Je dois des remerciements à beaucoup de monde aujourd'hui. J'adresse d'abord les plus chaleureux et les plus sincères à notre cher Capischol, M. Adrien Planté, l'artiste et le savant qui sait si bien allier à une grande bonté, la plus exquise des courtoisies et l'éloquence la plus attachante. Tous ceux qui ont entendu une fois la parole de M. Planté, si pleine d'esprit, de bienveillance et d'à-propos, savent qu'il est impossible de l'oublier. Elle porte loin la renommée de l'*Escole Gistou-Febus* et c'est avec orgueil que nous nous rallions à elle.

Je remercie ensuite la Ville de Mont-de-Marsan, et en particulier M. le Maire, de l'aimable accueil qui est fait aux Félibres et dont nous garderons tous le souvenir, et je tiens à envoyer ma reconnaissance aux Dames qui ont bien voulu accepter de former une Cour de beauté et de poésie qui rend cette fête tout à fait complète. Je dis enfin, un vibrant *merci* à tous les Félibres, (ceux qui le sont par leurs œuvres, et ceux qui le sont simplement, comme moi, de race et de cœur), je leur dis *merci* d'être accourus nombreux, sans souci de la saison et des distances, apporter à cette réunion leurs paroles ou leur enthousiasme, montrant ainsi que lorsqu'il s'agit de manifester pour la défense de la petite Patrie, des traditions,

des mœurs et de la langue maternelle, de fêter l'Art et la Poésie, les Gascons ne sont jamais en retard.

Et nous sommes fiers, n'est-ce pas ? chers confrères en S^{te}-Estelle, d'appartenir à ce Midi des anciens troubadours, à ce pays du bon roi Henri IV, dont le souvenir est si vivant et si populaire qu'il semble que nous l'ayions tous connu, et que s'il pouvait revenir en ce monde, nous l'inviterions en gascon, sa langue préférée, à partager avec nous la coupe de clair vin d'Armagnac.

Mais songeons plutôt aux vivants, aux forts et aux vaillants que nous sommes, nous groupant en un même élan d'amour pour le Pays natal, pour notre lumineuse Gascogne, terre bénie de Dieu, terre de soleil, terre de poètes, dont la langue sonore fut celle de nos ancêtres et qu'immortalisa Jasmin en strophes inoubliables.

Nous portons en nous le sang de cette merveilleuse race latine dont le grand Mistral a dit :

Tu siès la raço lumenouso
Que viù de joïo et d'estrambord,
Tu siès la raço apoustoulico
Que sono li campano à brand,
Tu siès la troumpo que publico
Et siès la man que frais lou gran.

Et ce serait de notre enthousiasme dont on oserait rire ? que des esprits moroses et timorés viendraient éteindre ? On voudrait, sous prétexte de progrès, abolir le pittoresque de nos mœurs, les coutumes naïves de nos paysans, remplacer par d'ineptes et banals refrains les chansons locales, léguées d'âge en âge, et qu'on entend parfois monter, comme l'âme du pays, dans le silence des campagnes, à l'heure où le soleil décroît.

Béarnais, Landais, Armagnacais, des bords de la Garonne aux pics bleus des Pyrénées, nous protestons ! nous nous défendrons contre l'envahissement du faux progrès, nous garderons notre langue :

Ta lengo d'or, fiho roumano
Doù Pople-rei, es la cansoun
Que rediran li bouco umano
Tan que lou Verbe aùra resoun !

Et le verbe aura raison encore ! nous marcherons, guidés par l'exemple du Poète-Apôtre de Maillane, nos cœurs vibreront du même frisson de beauté et d'idéal. Et la vraie fraternité, c'est parmi nous qu'elle se trouvera : Félibres, chevaliers du gay-sçavoir, gardiens fidèles *doù dous parla de noste*, à ceux qui, n'ayant jamais connu les transports divins de l'enthousiasme, souriront ironique-

ment en parlant de nous, à ceux qui railleront notre fidélité dans le passé, notre confiance dans l'avenir, à ceux qui vont sans foi, sans Patrie, sans rêves, à ceux qui essaieraient d'enchaîner notre liberté, nous répondrons, nous groupant sous la bannière sainte du Félibrige :

« Place ! la Gascogne se lève et chante : *Toco-y se gausès !* »

Ce fut un enthousiasme indescriptible.

Puis Lalanne, le savoureux écrivain des *Coundes Biarnès*, parla :

MOUSSU LOU PRESIDÉN,

Si sèy plà counta, qu'ey p'ou naouau cop qui hesteyam amasses la hèste-ennau de Sènte-Estelle en terre gascoune, e qu'ey per la tèrse begade qui lou peys lanusquét e-s hè care d'hoste dab tan d'oumenance gायouse, dab aquère abounde de prousèy amistous, de mascadure sabourénte, qui nou poden esta mayes ou mélhes, en nad houstau, en nad larè de la terre dou Sourélh.

De Biarritz a Bagnères, d'Aryelès a Sén-Sebé, en han coussire per Aulourou la gायouse, Pau la poumpouse, Dax la beroye, mayeméns floucade per lou flambourèy de las soues maynades que per la guirouflèye ou lou yansemí ; per capbath e per capsus ; dou bèth houns de l'arribère au bèc de la mountagne, lous beroyes homis qui s'an arcoelhut que p'an hèyt tale arregoulère de coumpliméns, que-ns caleré ùe carrète broussère ta-us apedagna din-quòu rebat de la tou Mouncade.

Que soun aquero coumpliméns balerous, n'at denegui pas, pramou que tout so qui agrade a l'aurelle qu'ey musique ta-u co. Més toutù, lou qui de loégn audèch, malestruc qu'ey enta l'escout. E si-n abèts coelhut, qu'en abèts tabé barreyat a pugnades, a yuntas, chèns counta ni espargna, en Biarnès despensiè, segu dou l'endédie e qui n'a pas tesic de ha cabau de pòu de la reytère. Doun, lous escarnious qui nou béden e qui n'enténen de prou ras, qu'an poudut pensa qu'en ère d'aquères flous, coelhudes e balhades, coum dous debisoris oufficiels, a ùe piastre la doutzène ; e qu'an poudut dise la gnargue s'ous pots : Balhé-m, que-t balherèy ! Ou mayeméns arregagnats : Graté-m, que-t graterèy !

Bèths dies a, qu'armugabi enter you medich : Bissè, quauque lame plà abielade be s deslignera lèu, au larè nouste, ta paga lou déute de l'Escole ! Més en Gascogne, ta paga e ta mouri qu'y a

toustém têmes bahide. E las loéngues que choalaben, e lou déute que-s mayourabe.

Amic Presidén, que cau hiqua cap au bastou. Que hèy doun de tripes courades; e, au mèy noum; toutù coum au noum de l'*Escole*, si lous mèys bous camarades me bolen balha largance tad aquero, que lhèbi lou bèyre en la boste haanou : Louncademéns, siat goarrut e brinchut !

Ta plá dise la bertat, nou m doli pas d'abé aténdut quòu die de hoèy, pramou que si pertout oun èm passats, an cabelhat ta bous soulides amistats, assiu m'asseguri, que déu esta holi subèr aygue. Qu'ey assiu qui abéts abiat la boste bite d'homi e tout lou mounde que s'y broumbe de la boste yoenésse toute arrayante de tribalh, de talén, d'ana escarrabelhat e gayman.

Tout lou mounde, qu'en abém abut la probe assé e aquéste mati, que hé ù pic au carmalh ou que hique ù tistou au hoéc quoand Plantè e paréch; dinquo las yaubèles qui nou-b counéchen toutù que per enténe dise, e qui ta-b ha haanou, s'affloquen a sèt, tan flamboureyantes de yoenésse, de gauyou e de berou, que lous bèrs dou pouète pouplari que-m biénèn s'ous pots quoand las èy bistes :

Espiats-lès doun dou cap au pè,
Sémblen arroses sus l'arrousé !

Enloc mey qu'assiu, lous coumpliméns félibréns ne poudèn abé maye reclam, lous grans mercés mey de reboum.

Encoère qui sie toute maynade, qu'ey ùe grane e merbelhouse histori que la de l'*Escole Gastou-Febus*.

En 1896, qu'y a tout doy dèts ans, ù gouyat de la ciutat d'Orthez, la pure Biarnése, tout yoén, chéns reputaciou, chéns pousiciou yuste, a la paraule douce e moudèste; a tau pun bergougous que s'estuyeré héns ù hourat de bouhou melèu que de s'apita sus l'escoubat au die oun a cadù e cau balha yustici; mès au co bourén, au boulé cabourrut; aymadou de la petite patrie, de la soue loéngue, de las soues tradiciou, de las soues libertats; a la mà ù calam coum nou s'en y canéye pas trétze a la doutzéne; parén ou tagnén de dus baléns qui an ùe place de choès héns la letradure biarnése, Pierre-Daniel Lafore, sigoun dou noum, hoèy noutari a Saubaterre, que senti puntèya per debath lou sou berrét, pas maye qu'ù cèth perassou, ùe idée engragnayre, que diseri yuste ùe idée d'enyenie. Que cau, se-s pensa éth, ha ligasse, so qui bòu dise courau e hour-

talésse, dous cauques escribàs qui sounen, esbarrits, lou batalh de l'arrebade gascoune.

E nou sèy quin, mès quauques dies apuch, que-s yuntabe a Pau dab dus gouyats, maynadyes coum éth, labéts incouneuds : Simin Palay, hoèy lugarneyan autou de *Sounéts e Quatourzis*, Miquèn de Camelat, lou pay d'aquère *Beline* qui balou a la Gascoune de ha rampèu a la Proubénce; e de prouba au Mounde que lou bouhét de la Mà bérde qu'a la mediche sabrou que l'alét de la Mà blue.

Ah ! si Palay, dab aquéth esperit agusén qui sab, quound ey de lasé, tan beroy ha perpita au mièy de la houurre tringlante, e-s boullè counda so qui-s passa labéts, b'arrideréts, be-b regaudiréts e be sentiréts tremauta dinquòu mey pregoun, toutes las brées dou boste co !

Tan plà que s'amaneyan, aquère ternitat de gauyou e de yoentut que lou dilùs de Pascou, chèys felibres, — lou sètau qu'ère sourdat per acera hore loègn, — que s'amassaben a Pau, chèns se counèche mey qu'aquero, chèns abé nade aute tagnénce que l'amou de la loèngue mayrane.

Qu'y èrets bous, dab Lafore et Camelat, lou caperá Labaig-Langlade, lou reyén Eyt, tabé lou qui a l'haunou de-b debisa adare. E lous sèt amasses, (Palay qu'ère de co dab nous) que pausam lou foundemén de l'*Escole Gastou-Febus*.

U purmè aperét parit a las gazètes dou parsà, que-b mia à ahoalh d'ùe cinquanténe d'escouliès. Mès au numero purmè dous *Reclams*, en Heurè 1897, la boste bouts que retreni coum ù cop de clarou; e desempuch labéts, la recrube que praba coum la lèyt a la cautère. De segu qu'abéts abut ayude. A Paris, lou Louis de Batcave, dab lou medeci Despagnet, doun saludi tristemén la memori; en Lanes, l'Artè dou Pourtau, lou caperá Daugé; pertout aulhous, amics couneuds e incouneuds, que s'y soun hèyts a tros e a tréncs, probe que l'amou de la petite patrie qu'a, au houns dou sòu d'aquète peys, arredits qui arrés nou pouyra yamey desarriga, mès tabé probe nète e clare de l'affidance ahilhade au boste noum.

Aquère affidance nou labéts yaméy troumpade. Que so qui disi you ? De la purmère a la darrère hore d'aquère lounque triène de dèts ans, qu'abéts pitat l'*Escole*, que labéts apapuchade; tout die hebade d'ù cabirou héns lou blu dou cèu gascou; e toustém lou boste arrisolét que princeyabe subèr par la serimane; e tout mati

qui lou boun Diu hasè, aus de Lanes, aus d'Armagnac, de Bigorre e de Biarn, lou boste crit hasagnut que pourtabe lou bounyout de Febus.

Adoubats dab aquère counchénce dou peys, dap aquère sapiénce de las causes gascounes qui hèn de bous ù Capdau chéns pariou, lous noustes Yocs Flouraus que luséchen coum lou lugà au cèu. Més tabé coundats, si poudéts, la sarrabantène de coundes, de leyèndes, de debis, de cantes, de prousèys e de pouesies qui an yesit dou larè gascou ! Coundats, si poudéts, lous taléns qui abéts deshernits, aducats, fignoulats e cabelhats. Oh nou ! que p'y perderéts, coundats melèu las estèles !

Qu'ey sustout en las noustes hèstes de la Sènte-Estelle qui-b cau bède de près. Très més a l'abance, la boste care que s'apèlhe d'ùe gauyou qui broumbe lou ans berdeyans de la primabère, d'aquéths ans, maiaye ! qui hoéyen per la bie de las cèrques chéns yaméy poudé tourna punteya.

Ad aquéth moumén, l'amne mayràne que bouhe decap ta bous coum bères bouherades de hoéc, la boste pènsade n'a pas ni paus ni cèsse, las comes nou-b bolen tiène en place ; e qu'en bats, apostou de l'obre sènte, per bies e camis, per Sagorre, Magorre e lou Mount-de-Marsà, semia la boune paraule, anouncia la beroye nou-bèle, de fayssou qu'a l'esguit dou gran die, qu'arraye ta l'Escole l'array d'ù nabèth trioumphe.

Hilh gentiu dou poble sà e lègre, qu'abéts sabut aliénça las bertuts hortas e sànes dou poble, dab la tinture daurade dou gran mounde, dou mounde tan riale qui n'a pas ùe part drète per daban e ù embès per darrè. Qu'ey aquiou lou secrèt de la boste elouquénce qui tan doucemén gourguéye au co dous humbles et dous petits, e beroyeméns engalinayre, agrade tan aus sapiéns e aus hurous de la bite.

Que p'abém bis toustém puya mey haut, a l'entan qui l'Escole gradilhabe quòus me hauts pitès. A la felibreyade de Pau, qui mèrque d'ù calhau blanc la bite de l'obre, ù mayourau de gran talén, après p'abé bis nada au mièy dous empathis coum la troèyte au briu dou Gabe ; arroun abé audit la boste paraule qui boula aquiou dou bol de l'agle, que-m disè de bous : « Aquéth qu'ey ù Capouliè. » E lou medeci Despagnet qui a dechat tan de dous en terre lanusquète : « Qu'en souy fièr ta-u mèy peys, Planté qu'ey lou purmè enter lous mayes. »

A l'estrèt héns las termières qui abèm mercades a l'obre au die de l'abiade, — sigoundeyat d'aulhous per lou batalhou sacrat d'ù ahoalh de baléns — qu'abéts estenut la sole de l'*Escole*, en hican au sou prougram l'ideau d'ùe descentralisaciou plâ entenude, qui, tout en respèttant l'unitat de la grane Patrie, la beroye e douce France, e balhera a la petite, mey de justici, mey d'aysiè, mey de luts, mey de prougrès, mey de libertat.

Per la bouts dous *Reclams*, hoèy rebiste la mey escoutade dou felibriye, n'abèm pas abut pòu de ha audi la bertat, hère respettuousemén, més dab ùe hourtalèsse couralude quoad a boulut lou Gubernemén pourta la mà sus aquères causes sèntes : las loèngues mayranes e lous usadyes qui tieném dous noustes pays.

E-b broumbats quin branlou e souna la nouste campane quoad las courses estoun miassades ?

E coumprenéts bous lou Biarnés chéns la blousote e lou berrèt, lou Bascou chéns la paume e lou makila, la bérde Chalosse chéns la baque e l'escartur ?

O Lanusqués, se yaméy per coucardè, ou per ùe idée malestruque de nou sèy quine cibilisaciou, e poudèts arnega aquéth diber-tissemén salutari, qui a hèyt l'ourgulh e la yoye dous ancèstres, que-s lheberén de la hosse ta-b maudise, lous glourious dou téms passat : lous rays Darracq, Tachou, Yanchicoy e Duvignau, e Camiade, e Dufau, e Davérat e tan d'autes qui n'èren pas mourmès ! Que sourtirén de terre lou *Boéu Brullat*, gran coum ùe bèsti de la leyénde; la *Sourits*, tan franque e tan lésque; la fine *Parisienne*, clare e néte coum ù brillantou, e *Vitaline*, e *Mahoumèt*, et lou *Cadetou* et lou *Batistou*. E lous lous cors coum l'agulhe puntuts, que-b esperisserén la pèth e que-b trauquerén la pansarre !

Amic Presidén, que s'en ba téms que fenéchi. Ne poutch pas toutù coupa la punterade chéns dise so qui, suban you, mayeméns que tout lou restan, a hèyt la fourtune de l'*Escole Gastou-Febus*.

Que bibém en ù téms, oun l'arroèyt et l'escarni, la meschidènce e la maliboulence pataquéyen drin pertout : héns las gazètes, sus las carrères et las places publiques, e quauque cop, malaye ! dîn-quòu cournét lou mey sacrat dou larè.

Las amnes qui de hanque ne soun pas prestides, que soun asse cadés, que soun afangalades de pats et de toulérance, d'aquère toulérance dou yuste, qui bòu la libertat ta si-medich e la libertat enta-us autes, e qu'ey pramou qu'abéts hèyt de l'*Escole* lou port

oun lou nabiu, segoutit per l'ounde arrauyouse, miassat dou rugle e de la bentanie enhouliade, e trobe ûe aubèle de pats, que lous homis de boune boulountat e s'an ubèr lous bras e balhat lou co.

Sèt en 1896, qu'èm cinq cèns au die de hoèy. En dèts ans que seram mile.

U mialè qui tribalheram, en seguin lou boste esbalans, a la escribe au pourtalè de l'houstau gascou aquèste lèy : Hè couim bos esta hèyt !

Ou plâ aquèste mustre qu'ûe may a qui-s rebièy de serbi d'et-sèmple a toutes las autes mays ; ûe may, la boste, a l'amne yenerouse e grane, e-b couchcoucheyabe soubén a l'aurélhe : « Maynadye, ne boulhis yaméy mau ad arrés pramou que pénsen autemén que tu ! »

U mialè qui, chéns pòu dous empathis ni tesic dous trebucs, e demanderàn a la lèy de balha a cade bouque la soue mascadure, a cade proubincie l'ana lou mey aparentat dab las soues coustumes, dab l'herteradye coelhut au brès paternau.

U mialè enfingues qui bolen la patrie toustém goalharde, toustém douce, toustém lugarneyante.

Ad aquère patrie destrabade, arrenabide per la libertat berta-dère, per la touleréce saubadoure que lhèbi lou mèy bèyre !

Et que tringli a bous, Moussu lou Presidén, lou mayou dous félibres e lou mey toulerén dous homis :

Louncademéns, siat goarrut e brinchud !

Comme pour les paroles de la Reine, un triple ban éclata, marquant le plaisir qu'on eut de l'écouter.

Les discours se succèdent sans interruption. Emile Despax, le doux poète, s'exprime ainsi :

Je voudrais vous parler très simplement.

Hier, les fêtes de Dax battaient leur plein. C'était la joie délicate du peuple dont je suis né, c'était l'expansion de l'âme d'un peu de la terre landaise dont mes yeux et mon cœur s'enchantèrent toujours. Et voici, qu'un de mes amis me dit : N'allez-vous pas aux fêtes de l'*Escole Gastou-Febus* qui commencent à Mont-de-Marsan, ce soir ?

Il m'est alors apparu que ce qui se manifestait à Dax sous mes yeux, n'était què le caractère d'un petit coin de la terre natale ; qu'à Mont-de-Marsan la terre natale tout entière fêterait d'autres

fêtes où le génie local enverrait ses fils préférés, les poètes. Et me voici parmi vous.

Je suis un nouveau venu. Inscrit d'hier à peine, à l'*École Gastou-Febus*, je vous apporte une ardeur et un dévouement sans limite.

Pendant un moment j'ai cru, pourtant, que je me retirerais ce soir le cœur lourd d'une grande tristesse.

Je vous écoutais et les théories que je vous entendais exprimer étaient la condamnation même de mon œuvre.

Ne combattez pas trop ceux qui écrivent en français. Moins heureux que vous, ils n'ont pas vécu de longues années dans le pays de leur enfance. Ce qu'ils savent de la langue gasconne est le peu qu'ils ont appris dans leurs jeunes ans.

Pour ma part, il m'en souvient, j'allais, enfant, avec de jeunes bergers, à travers la lande. Ils m'apprirent l'art de tailler des flûtes de sureau, mais ce qu'ils m'enseignèrent de langage gascon était peu de chose. Cependant, ce que j'appris de tels maîtres, je ne l'ai pas oublié. Il me serait sans doute impossible d'écrire comme vous, Darclanne, mon cher ami ; comme vous M. Lalanne ; comme vous M. l'abbé Daugé ; mais lorsqu'à Paris, je rencontre les landais mes frères, sachez que notre plus grande joie est de parler la langue de chez nous.

Je dirais plus. Notre sort n'est pas le plus enviable. Transplantés vers l'âge de dix ans dans des lycées lointains nous avons grandi dans les études grecques et latines, dans la vénération du langage français. Or, au sortir du collège, lancés dans la vie littéraire, nous n'avons pu que nous exprimer comme on nous l'avait bien appris. Est-ce à dire que nous eussions le rôle facile ? Loin de là. Vous ignorez, vous qui réveillez et faites revivre une tradition, une tradition immuable, parce que votre langue ne changera pas, ce qu'il faut d'énergie et de courage pour entreprendre et continuer une œuvre française. Là, tout est dit. La tradition pèse sur nous, mais elle ne s'arrête pas. Elle évolue. Elle est toujours en marche. Et nous, les jeunes, nous devons l'aider dans son évolution. Nous sommes les lutteurs d'avant-garde, les chercheurs d'un beau nouveau. Par le fait même, nous sommes en butte aux railleries et aux critiques. Trouvons-nous une esthétique nouvelle ? Les aînés, les contemporains, nous crient : Ce que vous nous donnez n'est pas du beau, mais du laid.

Alors, ce sont les crève cœur, le découragement et en tout cas, le grand isolement où les non-valeurs rejoignent les génies.

Ne nous enviez pas. Mais ne nous méprisez pas non plus. Sachez

que nous ne sommes pas des « Déracinés ». Les seuls déracinés sont les fils des provinces qui n'ont pas leur langage.

Le doux parler gascon, nous ne l'oublions pas. Nos premiers souvenirs, les plus profonds, sont attachés au sol natal. Il n'est pas un seul de nous qui n'ait pour rêve de revenir se fixer où ses ancêtres ont vécu.

Lorsque nous vieillirons, nous reviendrons nous asseoir devant la lande. Dans le soir, nous écouterons les voix des bergers qui, autrefois, nous apprenaient à tailler des flûtes de sureau, chantant sous la sonorité immense des pignadars, les chansons gasconnes qu'ils nous apprirent jadis. Ces voix seront plus pleines, plus amples, plus sonores. Pour ceux de nous qui se retireront pleins de gloire, ce sera un repos que de les écouter. Pour ceux que l'oubli aura atteints, ce sera la plus douce des consolations.

Poètes de la petite patrie, n'insultez pas à ceux de la grande. Ils sont vos frères ; ils vous ont quittés, ils reviendront vieillir parmi vous, jusqu'au jour où ils se coucheront auprès de leurs ancêtres, avec, aux lèvres, l'admirable prière de Jean Rameau :

Et toi, terre, sois-nous très douce
Comme si nos aïeux nous berçaient dans leurs bras.

Et Simin Palay tandis que les applaudissements crépitent, se lève et de sa voix claire dit ces paroles dont la langue béarnaise doit s'honorer :

DAUNES, MESSIUS, AMICS,

N'aberi certes pas demandat à parla bitare — que debét esta mey lèu arregoulats de m'enténe — si lou beroy debis de l'amic Despax nou m'abè pas enguichat.

Be counchét l'arrepoè — que soy pla drin bergougous entau ha passa, mes... — l'arrepoè qui dit : « nou cau pas boulé... sauta mey haut que... la camise » ? De ço qui digou tan pla yé sé Milaa, de ço qui bienét d'enténe bitare, d'aquet arrepoè, que m parech qu'un leçou que puye doun la yoenesse ahoegade qui ey aci poudera tira quauque proufit e, lous bielhs, lhèu tabé, pusqu'à tout àtye l'omi sàye qu'apren...

A dèts-e sept ans, à l'ore encalouride ou cadu se cret prou goalhar enta counquesi lou mounde, coum at disè tout are Despax, que-m troubèy lou cô prou pregoun enta bayoula l'amne sancère de la grane France. Qu'estenouy las ales, que prenouy l'abroun-

quide, mes lèu, lèu, l'alèt que m manqua e que m'estanguèy, espalmounat...

E labets, quoaan aubri las perpères, que bedouy à l'entour la mey bère terre, lou cèu lou mey lugarneyant, las mountagnes la mey blues qui sien. Per l'enla, sus lou rebès de la coste, l'Anyelus dou sé qu'esparricabè sa cansou benadide, lous boès e lous pastous que cantereyaben e, darrè lous cerisès, u hum, leuyè coum u rèbe, que puyabe de la nouste maysou.

Ah! b'èy mant'u cop remerciat lou Bou Diu de m'abé castigat labéts! D'aquere ore que sabouy toute la berou dou cantou nadau e que-m digouy qu'aquet petit peïs qui tiené tout en u cop deguen la nine de moun oelh qu'ère prou bèt e que jamey n'aberi pas prou d'amou enta l'ayma coum se déu!

Oh! poesie dous camps oun l'ayret yumpe lous cabelhs neurissès; poesie dous prats saboureyants oun bribeyen las arrius pigalhades de flous blanques e d'esplinguès blus; poesie dous grans bos doum lous arbes semblen ha-s empouriques enta puya dingu'au soum dous poeys calhabuts; poesie de las noeyts lugarneyantes doum lou roussignoulet yumpe la pats tranquile; poesie de las lanes briulettes, de las riberes rousses e dous larès benadits oun s'atras-sen cade die toutes las amistances; poesie de la lengue mayrane, dous Anyelus e de las sourelhades, poesie dous oelhs aymats e dous paraulis gaymants, despuch labéts que t pòrti toute en you e per tu soule qu'èy la bite douce!

Bous, Despax, qu'abét franquit mey d'ue estape; boste pay, boste may qu'abèn caminat mey biste que lous mes; qu'èt deya hort en daban s'ou camì qui seguèchi e qui seguiran lous qui aymi, mes, e qu'èy à d'aco qui-n bouli biène, qu'abém cadu lou nouste pam de bite à téche e aquet soul que biu qui-s sap còuntenta de téche lou pam qui pot! Après tout, e-n s'empatche aco de camina l'u e l'aute de cap la mediche luts!

La soule cause bère aci bach, qu'èy d'ayma tan qui-s pousque tout ço qui deù esta aymat, e que seram urous, amics, de quine traque que siam,

..... à l'ore oun nouste oelh

Se cluquera, banit, à la luts dou sourelh,
d'abé hèyt obre d'òmi e d'esta passats en semia lou bé!

Après une ovation frénétique ce sont des ver's qui chantent à nos oreilles.

M. de Brescon porte ce brinde à M. Planté, l'admirable capiscol de Gastou-Febus :

A MOUSSU PLANTÉ

Dous pics blanquius de nèu, dous estouilh de la plàno,
Dous bignaus d'Armagnac, glori dou tèrro hort,
Lous Félibres benguts au mièy de la gran làno
Canton lous abranous é las agnèstos d'aur.

En de sega dab éths pastous é pastouréto
Embarron sous troupèts, déchon esta sous cueilh,
E lous refris d'amou de las hèdos souréto
Alucon entre tan, estellos déns sous ueilh.

Coumo en un briu de mèu lou bachèt de l'Escolo
Carréjo sans reboums troubayres, troubadous,
E lou parlà gascoun, à plasé, rabiscólo,
Lous còs escansarits de baumes lous mèns dous.

Uats quino adjudo encuè, dens lou coumbat mous baillon,
Touts aquets qui de hic dinq' à l'amo s'en bàn
Tremoulà lous souldats qui per l'aunou travailhon
E cridon aus balens : Gascous, Fébus à bàn !

Cundrats doum bosto Escólo, o mous frays de Gascoùgno !
Digats aus Francimàns qui s'en muchon jelous :
De la léngo dous bielhs n'auran jamais bergoùgno,
Dab èro pays é mays echuguèn nostes plous.

Amics, encuèro un mot qui s'engourgo é s'arèsto ;
Moun cô s'en estrenblis ; n'arregagni las déns,
Tan boy beue é tringla, per acàba la hèsto,
Au majourau d'Orthez, au rèy dous presidéns.

M. l'abbé Hébrard, curé de Sos, dit un poème délicieux que, malheureusement pour la joie du lecteur, il n'a pas communiqué.

Après lui M. A. Planté reprend la parole et lit les lettres d'excuses de félibres absents : de MM. Bourciez ; Eyt ; Dr Samanos ; Baudorre ; Dr Cazamayor ; Tastet ; Pellisson, et le salut de M. Sarrieu à l'*Escole Gastou-Febus*.

Le Président envoie à son tour, le salut de l'*Escole Gastou-Febus* au vaillant fondateur de l'*Escole deras Pireneos* et ses félicitations les plus cordiales pour son succès.

Sur la proposition du capischol, la ville de Cauterets est élue où se tiendra la félibrée solennelle de 1907.

C'est alors que M. d'Almeida, le poète doublé du fin diseur qu'on sait, déclame deux hymnes, l'un à la ville de Mont-de-Marsan et l'autre à l'Armagnac.

Et sur la demande de l'auditoire il reedit son *catéchisme* que je me permets de citer :

La Légoun de Catéchismé

Un cot lou curè dé Réaou
A dé droulats hazè lou catéchismé
Jamais enségnayré sublimé
Dan lous cats durs nous bailha tant dé maou

N'a guignat ùn. « Anén espèri
Qu'aquésté cot, Piroulet,
Répoundras un paou milhou, té troubèri
Darrèromen pla maoudrèt;
Un pam dé mèy qué lou Labougno,
Un an dé mèy qué lou Bèrnat,
N'en sabon bien, mey dé la mitat,
Dé me que tu : n'as pa bèrgougno ? »

— Pou catéchismé dizi pas,
Ça dits lou droulé, en toisant sous collèguos,
Mai dan touts éts aou saouto sèguos
E taou Pihéret, èy bé lou Pas. —

— Eh bé lou Pihéret té hara bèro camo
Malurous, penso doun à toun ame
Té baou paouza caouquo quéstioun,
É s'en respounos à la lèoujéro,
Et dèchi pa d'engouan éncouèro
Ha la Premèro coumunioun.
Réspounés pa à la bitbolo,
Aqueste cot nè pas lèoua de nious
Paouza cédots, ha matolo
Éscouto bien. Cant y a de Dious ?

— Très !

— Anén, bezi cas pas counprés

Touyour mèmo cat dé laounzèto,
Ségu pénsaouos aou Pihéret,
Réspoun à questioun ta simpléto
Cant y à dé Dious, moun Piroulet ?

Ađaro pourtan sémblo qué trobo
E tout d'un cot én ségouti lou cat :
Couaté! Ça dits lou candidat...
Ah y à toucat, et n'a la proba ;
Car lous aoutés d'un arrizé soun partits
Mai lou curè alucat dé coulère :
« Silenço ! crido : à la carrèro
Qu'embii lou prumè qui arrits .
Anen, Piroulet, répèti le quéstioun :
Cant y a de Dious ? — Talèou réspoun :
Ouèit!

— Malurous

Adaro cat bézi, ço qué n'as heït de mas léçous
Démpus lou téns qué bènguos aou catéchismé
Caou qué tà may qué préngué un bimé,
A toun atyié.... ne pas hountous,
Sacripan.... balos pa la cordo
Én d'et péné, mai pramo dé ta may.....
Cant y a dé Dious ? un cot dé may,
Sé sabots te heït miséricordo
— *Doutzé!* — n'ès interdit lou curè et Démoro
Muc....

Apré — Déhoré!

Moun cher Moussu Piroulet
Bèytén jougua lou Pihéret. »

Un homé passo énta pracqui,
S'én anaouo lou fusilh sur l'esquino
Aous pérdigailhs dé la coulino
Ha sa bisito de mati :
E cas péti ? dit lou cassayré,
— D'égouan hèy pa la prumère coumuniou !
Qué m'a cassat ! réspoun
En sanglouta nosté plourayré

— Mai lou curé, ta pa cassat
Pramo d'arrè, en dizos pa toun crimé.
N'as pa sabut lou catechismé :
Pèr bézé, qué t'ouè démandat ?
Cant y a dé Dious ? qu'ès estat embarrassat !
Mé én d'et tira d'affa
Toun counté n'ero pas loung à fa :
N'y a qu'un, l'y falè dizé...
E nost'homé és bouto à rizé.

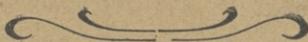
— Anats y bous, ténéts, réprén,
L'y dizé qué gnia qu'un, bèyrats coumo bous mèno
Jou l'én èy foutut uo doulzèno
E mè encouèro, nè pas stat countén !

Mais tandis que le rire secoue la salle, l'abbé Daugé, selon la tradition, détaille merveilleusement *lou Crabè dé Mugroun*.

C'est ainsi que s'acheva la fête et je ne saurais mieux terminer ce compte-rendu fidèle qu'en reproduisant ces lignes flatteuses parues dans le *Républicain Landais* de Mont-de-Marsan.

« Ils sont partis les félibres ; mais ils ont laissé derrière
» eux comme un parfum de grâce et de poésie et sous les
» calmes frondaisons de notre Pépinière, par dessus ses
» vertes pelouses aux molles ondulations, dans la fraîcheur
» et la paix de ses ombrages, chante encore le souvenir des
» beaux vers et des proses harmonieuses. »

L'ARTÈ DOU POURTAOU.



Palmarès des Jeux Floraux de l'Escole Gastou-Febus

SESSION DE MONT-DE-MARSAN

29 Août 1906

I. — POÉSIE

Rappel de médaille de vermeil : M. Pierre Tastet, de St-Jean-de-Luz, pour sa pièce *S'ou tiatre dou Labouredou*.

Médaille de vermeil : M. Lamarque, d'Anoye (B.-P.), pour sa pièce *L'hiber*.

1^{re} Médaille d'argent : M. de Brescon, de Condom (Gers), pour ses deux pièces *Lou bin de Jurançou* et *Per las lanos*.

2^e Médaille d'argent : M. Cassaet, d'Eauze (Gers), pour sa pièce *Lou Pesqué*.

Diplôme de médaille d'argent : M. Léon Arrix, d'Aureilhan (H.-P.), pour ses pièces *Moun bilatye* et *La merque dou trezor*.

Diplôme de médaille d'argent : M. l'abbé Benture, d'Aramitz (B.-P.), pour ses sonnets *Tres Ascensious*.

Médailles de bronze : M. Marius Fontan, d'Aignan (Gers), pour ses pièces *Debisoris* et *Lou cant dous Segayres*; M. Barros, d'Urgons, pour sa pièce *Lou rèy Artus*.

Mentions : MM. Louis Lamaignère, instituteur à Artassens (Landes), pour ses pièces *A ue Arrounglete* et *Un boun biban*.

Pierre Labastie, de Salies (B.-P.), pour sa pièce *Misèris de la grèbe*.

Peyelin, d'Ygos (Landes), pour sa pièce *La Fé dou Carbouè*.

Armand Lamothe, à Lagraulet (Gers), pour ses sonnets *Quoate bouriots d'anado*.

Joseph Lamothe, à Lagraulet (Gers), pour ses sonnets *Tems d'Armagnac*.

Jean-Baptiste Lamarcade, de Miramont (Landes), pour sa pièce *Lou machant riche*.

Joseph Larradet, de Pau (B.-P.), pour sa pièce *A moun amic François*.

II. — PROSE

Rappel de médaille de vermeil : M. l'abbé Badiole, d'Agnos (B.-P.), pour sa légende *Lou lac d'Artouste*.

1^{re} Médaille d'argent : M. l'abbé Larroudé, de Lucq, pour ses deux pièces *Lou Pay gran* et *Lou Sabat*.

2^e Médaille d'argent : M. Pierre Labastie, de Salies (B.-P.), pour son conte *La Cousinne en dus trucs*.

1^{re} Médaille de bronze : M. Léon Arrix, d'Aureilhan (H.-P.), pour son *Counte d'Aussau*.

2^e Médaille de bronze ex æquo : M. Ferranet, instituteur à Capbis (B. P.), pour son conte *Las Hades de la Quèbe de Cors*.

M. Guillaume Bonne, publiciste, d'Auch (Gers), pour son conte *Saunéjado d'un maynadge*.

Mention : M. Henri Bienabe, sabotier à Ossages (Landes), pour son conte *Lous Escoubayres*.

III. — NOUVELLES ET ROMANS

1^{re} Médaille d'argent : M. Pre Tastet, de St-Jean-de-Luz (B.-P.), pour sa légende historique *Lous Thancaayres de Countis*.

2^e Médaille d'argent : M. Marius Fontan, d'Aignan (Gers), pour ses *Mandagots*.

IV. — LINGUISTIQUE

1^{re} Médaille de bronze : M. Descamps, sabotier à Parentis-en-Born (Landes).

2^e Médaille de bronze : M. Edouard Labrouche, pharmacien à Lasseube (B.-P.).

V. — HISTOIRE ET ÉRUDITION

Prix d'Honneur offert soit à l'ouvrage, soit à un ensemble de travaux intéressant le pays de Gascogne et de Béarn publiés depuis moins de 20 ans.

M. François Abbadie, Président de la Société de Borda, pour son importante publication *Le Livre noir et les Etablissements de Dax*.

VI. — CONCOURS DES ÉCOLES NORMALES

Néant.

VII. — CONCOURS DES ÉCOLES PRIMAIRES

SECTION A. — *Elèves au-dessous de 11 ans.*

Traduction du gascon en français de la *Cigale*, d'Isidore Salles.
Des diplômes de médaille d'argent aux élèves :

Labarrère, Louis, de Morlaàs.

Heuga, Jeanne, d'Orthez.

Baradat, Joseph de Morlàas.
Nougué, André, de Morlàas.
Chalon, Numa, de Morlàas.
Séré, Joseph, de Morlàas.
Lajus, Xavier, de Morlàas.
Lonné, Paul, de Sauveterre.

SECTION B. — *Elèves au-dessus de 11 ans.*

Traduction du béarnais en français de l'*Agulhade*, d'Al-Cartero.
Un diplôme de médaille d'argent à l'élève Chiezé, Jean, de Sauveterre.

Des diplômes de médaille de bronze aux élèves :

Vignau, Henri, de Morlàas.
Ségot, Jean, de Morlàas.
Guiraut, André, de Morlàas.
Gomer, René, d'Oloron.
Bénéjieu, d'Oloron.

Des mentions honorables aux élèves :

Heuga, Ernest, de Morlàas.
Béguère, d'Oloron.
Aubiès-Trouilh, de Mirepeix.
Poumirau, Bernard, de Mirepeix.

Des mentions d'encouragement aux élèves :

Nueno, Jean, d'Oloron.
Picard, Emile, de Mirepeix.
Escuer, d'Oloron.

AUX MAÎTRES :

1^o Médaille d'argent à M. Lhept, directeur de l'Ecole de Morlàas (B.-P.), qui a envoyé six versions pour la section A et quatre pour la section B.

2^o Médaille de bronze à M. Camy, directeur de l'Ecole primaire supérieure d'Oloron-Ste-Marie, qui a envoyé cinq versions pour la section B.

3^o Médaille de bronze à M. Canton, directeur de l'Ecole de Mirepeix, qui a envoyé trois versions pour la section B et qui fait en faveur de l'œuvre décentralisatrice de l'Ecole Gastou Febus une très active propagande.

VIII. — THÉÂTRE

Médaille de vermeil : M. de Brescon, pour ses comédies gasconnes.

IX. — MUSIQUE

Médaille d'argent : M. Paul Moureu, de Pau.

Médaille de bronze : Guillaume Lamothe, de Tarbes.

LAS TROBES COUROUNADES

S'OU TIATRE DOU LABOUREDOUT

(BROUMBANCE DE MEDALHE BERMÉLHE)

Lou souréll que s deschude e tiran soue aprigüe,
Lou ridèu matialè d'un Agoust clar e séc,
De darrè lou gran bosc que s cap-lhèbe e desligue
Badalhan talhs d'eslame, ouberin goélhs de hoég.
E yetan a capsus de le cape tiatrale
Héns l'espace chèns houns lou gran caut yérmiadou,
 Qu'orb au tribalhedou
L'agugne de le coénte a l'ardèth e le pale
 Ta le tèrre oun badou.

Enterdan que dou cèu chiscle, ardalhe, arrehisse,
Aqueth astre qui hèy bérde plane huma
L'utis dou péysanoun machante èrbe ésperisse,
Chirgassad per dus boéus bénte eslouchs a brama ;
Brasseyan eth-medich e dou charre ent'au péye
L'homi flac que s'estanque en gnasplan lou pan blous,
 Enter gnac e miéy pous
Que beyd, goéll meschidèu, l'hourisoun qui-s plapéye
 Arroun tan de calous.

Dou bèth cèu dou matiau eslasan blue cape,
Dou gran cèu de miéyourn qui-s tintéye d'aryèn
Lou souréll biroulèc a mièy bèspe s'escape
T'aus soulès ennuhlads pendardid, maudegnèn ;
N'ou tién mé lou terrayre au soun nouble serbici
Eth qui coumpte, dou houns, tout balhan couqu'aut gnac,
 Le nubies au patac
Pregountes en doublian que-s hèn négue séguissi
 Harcussan arressac.

Ouy ! un gran eslamalh qui henèrle d'abiade
Les nubles e lou cèu coum d'un èsbèntreyre pic,
Qu'eml'ie escopemén ta le tèrre oumpreyade
Lou pricgle qui-s descougne arroun soun eslambric ;
L'ataladye que trémle e dou miéy de la gouhe
Lou boè tout chudassè que destale e que huy :

Aùtalèu de l'estuy

Lé béntorle sourtin sus le plane que bouhe

Dab terrible deschuy !

Hens le pause d'aban nouste sène gauyouse
Qu'ère toute a le bite, au gasalh, au plasé,
Mé de flocs ou de fruyts toute apugne embeyouse
Adare que s'eslouche a lé porte dou sé ;
Lou gran cassou que plègue en largan couque hoélhe,
Lou pricgle que galope e bourroumbe mé hort,

Desclaman négue sort

A le plane qui-s yats debath le bérde pélhe

Aban lou desaccord.

Mé que bare pr'aquéen ?.. que bournéch ?.. que deshourne ?...

Maye bèn que barrangle... a pichorres que plau...

S'ou darrè, pèth-a-pèth. le grèle qué-s destourne

Balhan enta pertout mile trucs de calhau !...

Tout que crouch ! tout que cayd ! lou Décor que s'esgoarre

Que s'estuye l'Actou ! soun ayde que yéméch !

E tout béy desparéch

Dou gouhoun de le hagne e le grane batsarre

A l'aygas qui bournéch !....

E darrè le coulisse a le miéye escuragne

Lou praube homi roéynad, athoulad héns un cout,

Que s'engourgue de plous qui l'apèren a cragne

Le malici dou cèu trenquibe chèns escout ;

De hounte lou souréhl mus rouye que s'ahoune.....

Qu'a hiecad lou linsou biran a l'arrépaus,

Quèn plouriquen aus maus,

Lous ninins près d'un pay qui ne sab que respoune

E qui sérque a yumpa-us !...

O sourèy de malur que dou cèu t'embrigues,
Clame l'homi, yats-té ! ta d'auts moundes bèyt'én !
E maudit sies-tu de boulé m tan de plagues
En cauhan lou nublè qui-m despélhe en cadén !...
S'ou bouhèt crouchidèu, le grèle esbrigalhènte,
Outan flac u-gn'aut cop, Diu dou cèu, que hari ?
Mè coarrou ne seri
S'ou hagnè dou mèy camp dab l'arpègue balènte ?
Qué presfèri mouri !...

Mé que pouye a l'aut cap aute lutz plasèntine,
Le réyne de les noéyts ent'au troune éstelad,
Coum s'ou camp nourissè bère daune camine
En beths yourns ruytassès d'arrasim ou de blat ;
De s'ou pas de le porte a d'aquère hore triste,
Quèn lous arblous crouchids bournéchen les doulous,
Cap-pelads, pleys de plous,
Le luère de patz, lou péysan que l'a biste
D'un espia de yelous !

O réyne d'aquest dram d'oun mé cayd lé misère,
Lutz oun sémblen poupa cènt mile candelous,
Que t'aymi... tu qui n'as dab gaute hoégassère
De l'escale dou mau daberat lous barelous ;
Se déuts esta soubèn dou cèu le daune soule
Ne bouy pas mé mouri... de you que préneras
Dus pots aus macheras....

Enta-tu, bère au plèy ! le mie amne que boule
E que-s yumpe aus touns bras !

E labéts lou praubas a mans yuntes que prègue....
A l'astre qui lèytéye au soulè célestiau
Que debise goèlh clèc d'un repach, d'ue arpègue,
D'un sourèlh qui gougèch couque pricgle hastiau....
E qu'arrit, e que ploure enter cops sus le roéyne,
S'ou calam qui-u garrote a le coarrou maysoun
En perdén so de soun ! .
De s'ou tiatre éstelad que m'adore le réyne
Chèns mè nade rasoun !!...

Pierre TASTET,
à St-Jean-de-L.

La tempeste, à l'entan, tout
Qu'at segout ;
Tantos rauyouse, que brame
Tantos que pousse sanglout,
Coum la bouts
De quauqué malerouse ame
Las hoelhes dous haus, pèt lis,
Dous tausis,
Aus pous de la bentoulère,
S'esliupen, à biroulets
Dous broustets :
Mourtes, se-n tournen ta terre.
Sous arbes hauts desbestit,
Pertout nids
En penderilhes parechin ;
Lous petits bayuts aquiù,
Per l'estiu,
Oun soun ? Lhèu de red perechin

Si bey dous ans l'hibèr grèu
E crudèu,
Quoan m'ablade la douleuce,
Diu, goardat au mé cors flac
Lou soubac
Dou larè de ma nechense.
So d'estarrit tournara
Lèu tara ;
Tabé l'homi qui s'abache
S'en arrid au cant dou clot ;
U bressot
Que salude dens la cache !

LAMARQUE,
à Ayoie (B.-P.).

LOU ME PAY GRAN

(PURMÈRE MÉDAILHE D'ARYÉN)

Que m broumbe encouère, permou qu'ère tan brabe é tan arri-
sèn lou mé gran pay. A chibau sus lous sous youlhs, à l'entertan
qué las choynes cousèn au hour é qué lous trips plourasseyaben
sus lou carbuilha, que m countabe histouères. U die que-m digou :
« Qué séras, Yan, lou mé Yan ? Boulanyè coum you.... escloupè
coum lou tou pay ? » Mouriméns dé hami, tout aco ! Baylet ? » Nou,
biban ! » Escoute : A dèts ans, à pénes sabi léye é escribe, may
que-m anè ségui ta-u houns dé Lucq : qu'èri pastouret. Gouarda
las baques é lous mayrams, beroy méstiè ta us pouètes ! Au cap dé
dus dies, baques é bétechts, qu'embiey tout ta-u diable.... Ue bata-
nade à case qu'ère coum u cop de bounet sus u cap d'asou ! May
que-m léchè ha la prumère coumuniou.... Lou lendedie que
m'embie ta « *Coustette* » encouère pastouret ! Qu'ère au Couarésme.
Garbure chens grèch, u tros dé mésture dap dus caps dé chardine,
magré chère !

« Lou mati de Pascoues, la daune hè la moulette. Beroye, rous-
sane, embian cabbat la maysou ue aulou dé pus é dé peyrecilh...

qué la minyabi deus ouelhs. Lou pichè sus la taule dap ue coque aus oueus toute frésquette, é u tan beroy frico, biban quine hèste ! Qué minyey, qué bébouy dinque qué la pèth deu benté anabè ha péta lous boutous deu pantélou. La louengue désligade é lou cou-rilhot gauyoué : « Bam, daune, sabéts quoant s'y a minyat de char-dines à Coustette ? — Hasagnot ! at sabés tu ? — Tè, démourat ue pause. » Au soum d'u cabirou dé la borde, qu'abi u thesaur qué l'aney cerqua. — « Qué bos ha d'aquet carcan d'esclop ? se-m dits la daüne.... Coum u ahoualh dé trides lous caps dé chardines s'ésparpalhassen au mièy deu sou. Bin..., cinquante, nabante... qu'ey èren tous : lous de la daune, deu meste é deus bielhs.... Que-m anabi amassa u pa de couhats ou u cop d'escoube dé brane, més qué gahey la courrude décap à may en disen à la daune : « Qu'ép tourni tout aco.... Adichat !! »

« Nou séras ni baylet, ni boulanyé, ni escloupè, Yan, lou mé Yan ! Que m amuchabe u pialot d'escuts.... que-t hérey escriban !! »

Qu'ey ta ha béde qué nou sey troumpad qué, ouey, ey gahat l'escritori é lou canéth d'auque. Si poudéts, hèt pariè, Adichat !

L'Abbé LARROUDÉ.

PER LAS LANOS

(PURMÈRE MEDALHE D'ARYÉN)

Boy cantà lous biéilhs pins à las guilhos estrétoé,
Lous grans pins de la lano esplandits en oumbrétoé
 Qui parechon de louy.

Sas broustos, dens lous bos, aus mès d'iuèr berdéjon
Quan las de la Hojólo en tèrro birouléjon
 Dab l'hale d'un bén plouy.

Aymi lou pin laniu caperàt de nèus btàncos,
D'un mantou de tourrailhé dinqu'au cap de las bràncos.
 Aymi tabé, per téns,

Dou bese quan soun guère es houn en brumejàdo ;
S'escoutis é degruò à lo méndro arrajàdo
 D'un soureilh de printéns.

Dou Pinsàn, dou Tridàt sa pünto es la jouquèro,
La Couràlo, lou Gay, la Paloumo bousquèro

Y bengon auan nèyt,
E lou sé càdo ausèt de branquéto en branquéto
Recèrço en pihailhà, lous palàns, las hourquéto
D'aquet bèth arco-lèyt.

Sa pèt dab la calou de sàbo es abeurido.
Sàbo, rouzio é sàng, sàng blouso escalourido
Dous juens pins sanitous,
Licou clariuso à l'ueilh qui goutéjo, qui flàyro
E de l'àure arrouziàt dens las piedos ennàyro
Soun bàume é sas sentous.

Soun boy arecercàt mùcho sas beos thillos,
S'apilóto en listèts, en planchos, en poustillos,
En pihuacs, en souquéts
E nou beson atau que de gràns rouderàdos,
Esteróts é picailhs, trailhos é peseràdos
Aus païs lanusquéts.

E lou gât esquirót (1) dab las urpis s'arpío,
Sé bóumbo sous broustéts, auèch ensus la pío,
Arrougàgno soun frùt,
Peu lis, esberidet, que biu ser las cabeilhos,
S'endróm dens un bourrouilh de moussos é de huéillos,
S'estùjo au méndre brùt.

Aymi d'augi sous pins las gayrésos cigàlos
Cantàyros dous cèus blus qui tremolon sas àlos
Luzéntos coumo l'àur.

Aymi dens l'abranoun qui peilho nóstos lànos
De bése à s'ahutà Lisèrps é Sicoulànos
De l'un, de l'aute bór.

Cado cop que pous bós, dab l'auro lou ben miùlo,
Encuè mès fort (t) qu'enloc, la piedo negro chiùlo
E sé bóuto à bramà.

A l'entene diren, qu'en d'abali la tèrro,
Lou demoun a daurèyt au louy dab brounitèro
Lous echàcs de la mà.

De l'autan ou dou Nord sé l'hale birouléjo
Desanàt é poussiu, sa bouts que s'abaréjo

(1) Gat Esquirot : Ecureuil.

Aus cantéts dous pastous.

La làno é soun biuloun amaràts de rouzio
Retrenisson còt sec cargàts de poësió
Cap à houns dous coustous.

Aymàts boste païs, Lanusquêts, Lanusquétos,
Soun poulits sous arrius, sous taps, sas palanquétos,
Dous prumès aus darrès.

Aymàts lous bos broustits, aymàts la làno ràso,
Lous Cassous, lous grans Bers, lou sable fin coum bràso
L'Abràno é lous Surrès.

Aquiù dens soun oustau lou paysanót s'abito
E tiro dou troupèt ni sédo, ni lebitó,
Mais lous canous de làn
Que hilon à la fûts de mouquêts, de candèlos
En d'en broucà-berréts, guàns, debàs, ampèlos
En tricot nègre é blàn.

E lou soulè harcit de segles, de milhados,
Dab castagnos labéts que passo sos beilhados
Coum hasoun pays é hilhs.
Assetut au tapiun, countén, gayres, sans cuéntos
Saunnejo en soun repaus que dens sas mas baléntos
L'aur bay dous grùs de milhs.

Tau que lhours de poumès, frescos, rosos é blàncos
Las gouyàtos pouyràn, pè liugè ser sas thiàncos,
E la màn sous bastous,
Sé piejà, passejà, debisà d'amouréts,
Augi poulits refris, recaptà las flouretos
Qu'espigon lous pastous.

Lous gouyàts lanusquêts courron botos é hèstos,
Coubàts de grans berréts, beroy floucàts d'Agnèstos
E de fres abranous.

Escapiton aquiù braus héroudyes é bàcos,
Taures aux ueilhs de huec alargàts sans estàcos
Taures aus mùs sannous.

Touts au cop y bon hà dab la bèsti machànto
E lou puple que chiùlo é lou pùple s'echànto.

Mais éths soun desgourdits ;
Gn'a pas nât de paura, cadun bó la bictuèro
Dab lou flòc que l'aymado estàco à la boutuèro
Dous mès (.) qui soun hardits.

DE BRESCON,
à Condom (Gers).

LOU PÈSQUÈ

(DUSAU MEUALHE D'ARYÉN)

L'éstiou, quan lou soureilh hè touto la journado
Gouutéja la susou dou froun dous oubriès,
Quan lous bras soun roubits, l'esquio fatigado,
Quan péson aùs pugnets lous arêts madriès,

Jou, qui serqui labets lou repaùs, la frescuro,
Décap ent aù pèsquè que débari soulet.
Mas pensados s'en ban, hollos, à l'abanturo,
Quan me ben déchida lou bol d'un aùselet.

Sèr la muo sétut, coumo caùens d'abeilhos,
Que bési s'aouesa las escoubos de lin,
Et penden que lou ben hè trémoula las houeilhos,
Que m'y déchi jumpla pou tic-tac dou moulin.

Sou deüan dou pèsquè, l'aïgo claro, tranquilo,
Lusis coum un mirailh oun s'éspio lou ceù,
Et la bàs, aù cabeilh, qué s'éstrétis la quillo,
Qui s'enfounso debat lous aùres en arceù.

En tout se mirailha, l'estello qu'ei cajudo.
Qu'a lissat aù pèsquè lou lugran curious.
Dou sé dinc aù matin, uo flou qu'ei basudo
Pertout oun a toucat soun mantou blanquious.

Ser tout aquéros flous, mé beroys qué cigalos,
Lous agulhiès s'en ban repaùsas un moumen.
Qué jiton eslambrets en remuda las alos,
A caduo que dan un poutoun dousomen.

Assiou, un bieilh aloum engouloupat de drèjo,
Dècho péné sous bras eshoueillats près dou bor ;
Dempus loun tems digun débat et nou s'oumprèjo
Aù mendré cop de ben qu'ès crouchira dabor.

Mé loui, un floe de bers cargats de bidaùglèro,
Doun lous plumets en hlou, semblon bourrouils de nèù
Estujoc de l'aùset penden la périglèro.
Qu'en sourtis en canta, quan tourno blu lou cèù.

A traùs dous canous et per débat la sésquo
Qu'enténi clampounthias den l'aïgo quaùques guits,
En tout s'éscriidassa, quan an fénit la pésquo,
Qu'és lèuon à gran brut, l'un per l'aùté séguits.

Lou soureilh qu'a bachat, sa darrèro rajado
Bouto encoère un paùc d'or à la punto dous bers,
Mé la calou s'en ba, pou sérén barejado ;
Lous bafouys per l'escu daùit seran coubers.

Et moun oueilh amistous, que séguis l'agranleto,
Qui ben, tourno, s'en ba, gaho quaùque mousquilh.
Qu'espïi dap plasé boultijea la praùbeto,
Quan lou calmé ei troublat per un cop de fésilh.

Après, uo perdic dou coustoun bésin lanso
Den l'ayré de grans crics tristés, désespérats,
En dé la praùbo may y a pas mei d'espéranso,
L'aùset troubera pas sous pétits esgarats.

Et jou qu'ei un remors, qui den lou co s'enfounso,
Qu'enténi den lous crics de mei en mei pressans
Las hérous de l'appel damourat san respounso.
Qué m'en baù acablat, et mous pas soun pésans.

CASSAËT,
à Eauze (Gers).

NABËTHS COUNFRAYS

- MM. Chalon, directeur d'école à Nay (B.-P.).
Guichot, instituteur à Igon (B.-P.).
François Poey (A), instituteur à Lons, près Pau.
Jean-Emile Prat (A), instituteur à Jurançon.
Lucien Vignalats (A), instituteur à Billère, près Pau.
Duporté, correspond^t de la *Petite Gironde*, à Mont-de-Marsan.
Louis Jaudet, restaurateur à Garlin.
Georges Hauret, membre de l'Institut sténographique de France, 11, rue des Cordeliers, Pau.
Emile Despag, homme de lettres, 27, rue Monge, Paris, VI^e.
Raphaël Larquier, direct^r du *Petit Landais* à Mont-de-Marsan.
Régis Rohmer, archiviste paléographe, 124, rue de Rennes, Paris.
Abbé Pérès, curé à Cauna (Landes).
Félix Sourbets, avocat à Mont-de-Marsan.
Camille Brettes, à Mont-de-Marsan.
Bedon, à Barbotan (Gers).
Abbé Hebrard, curé à Sos (Lot et Garonne).
Docteur Louge, à Demu (Gers).
Sarthou, instituteur à l'École primaire supérieure à Oloron.
Joseph Pons, directeur de la succursale de la Société générale à Mont-de-Marsan.
Joseph Planté, négociant à Mont-de-Marsan.
Mme Dumas, rue Préfecture, à Mont-de-Marsan.
Victor Delaroy, directeur du *Journal des Landes*, à Mont-de-Marsan.
Eugène Milliès-Lacroix à Dax.
Paul Pérès, rue Balguerie, à Auch.
Alexis Tichier (A), directeur d'école, à Oloron Ste-Marie.
Grig (A), instituteur à Meillon.
Dieuzeide, directeur de la Succursale de la Société Générale, à Meaux.
Ladebèze Lurbe, payeur particulier du Trésor, à Denguin.
Bailacq, recevr de l'Enregistrement, à Montfort-en-Chalosse (Landes).
Albert Maigret (A), instituteur à Came (B.-P.).
A. du Pré de St-Maur, château de Bernadets, par Morlâas.

PROPOS GASCONS

A. J.-V. Lalanne.

LES QUATRE MOUSQUETAIRES

II

ATHOS, PORTHOS & ARAMIS

— SUITE ET FIN —

Je ne suivrai pas d'Artagnan dans la taverne, où, lui servant de second sur un autre terrain, Porthos, en partie double, favorisait les amours de son ami avec une belle cabaretière, grossier prototype de Madame Bonacieux. Le mari peu débonnaire survint en plein rendez-vous, le pistolet au poing. Hélas, la morale du conte de Lafontaine devait immoralement se vérifier une fois de plus. Athos et un autre mousquetaire arrivant à la rescousse, le mari se vit, malgré ses pétarades, trompé, battu, et... emprisonné pour comble d'infortunes conjugales.

C'est en champ clos contre des provocateurs, et dans un coupe-gorge contre des malandrins, que nos trois mousquetaires figurent, pour les deux dernières fois, aux côtés de d'Artagnan.

Cette première histoire dont Aramis fut le héros, Alexandre Dumas n'osa pas la reproduire, tant son Arbitre des élégances y fleurit peu la poudre à la Maréchale. Charles de Batz avait rendez-vous avec Milord de Winter, le frère de Milady, et avec un autre Anglais encore. « Je m'en fus, dit-il, à l'hôtel des Mousquetaires, pour prendre avec moi celui des trois frères que je trouverais le premier sous ma main. Je ne trouvai qu'Aramis qui avait pris médecine, il n'y avait qu'une heure ou deux. Athos et Porthos étaient sortis. Aramis devinant tout aussitôt ce que je voulais à ses frères, me dit en prenant son haut de chausse et en se jetant hors du lit, que pour une médecine de plus ou de moins dans le ventre, il ne laisserait pas de suppléer à leur défaut. » Et le duel commence. Avant de laisser la parole à Courtiz de Sandras dont le vieux français va braver l'honnêteté, je prie mes lecteurs et surtout mes lectrices, pour l'amour d'Aramis, de pardonner à la vaillante malpropreté d'une rencontre où bottes et selles vont se succéder. « Cependant,

dans le temps que les parties vérifiaient leurs dessous et que celui qui devait se battre contre Aramis le tâtait de tous côtés, ses tranchées le pressèrent tellement qu'il ne fut pas maître de faire tout ce qu'il eut bien voulu ; l'effort qu'il faisait pour se retenir le faisait changer de visage, l'Anglais qui était fort vain, comme le sont presque tous ceux de sa nation, soupçonna aussitôt qu'il avait peur, mais il n'en douta plus du tout lorsqu'à ce que ses yeux lui en disaient, il se répandit en même temps une mauvaise odeur qui l'obligea de se boucher le nez. Cependant comme il était fort insultant, il dit en même temps à Aramis qu'il tremblait de bonne heure et que si pour le tâter seulement de la main il lui arrivait ce que l'on sentait présentement, qu'est-ce que ce serait lorsqu'il le tâterait avec son épée.

« Aramis qui était toujours de moment à autre pressé de ses tranchées, et qui avait à souffrir davantage des peines qu'elles lui faisaient qu'il n'appréhendait son épée, prit le parti alors de lâcher la gourmette à son ventre pour n'en être plus tant incommodé. L'Anglais qui avait bon nez se recula bien vite de peur d'en être empoisonné, mais quoique tout son soin fut alors de se le boucher avec la main, il fut obligé dans ce moment de quitter cette précaution pour en prendre une autre. Aramis s'en vint à lui l'épée à la main sans le marchander. L'Anglais quitta donc le soin qu'il avait pour en prendre un autre qu'il crut plus nécessaire ; il songea à se défendre, mais il le fit si mal, qu'à peine Aramis le put-il joindre tant il savait bien lâcher pied. Aramis lui demanda alors par forme de ressentiment qui avait plus de peur des deux et si c'était là ce qu'il avait voulu lui faire accroire, quand il lui avait dit qu'il le ferait bien trembler autrement qu'il ne faisait, quand il viendrait à le tâter avec la pointe de son épée. Aramis en disant cela le suivait toujours de fort près et lui donna enfin un bon coup d'épée sans que la précaution qu'il avait de bien reculer l'en put garantir. » Entre temps d'Artagnan vient à bout de Milord de Winter et se précipite au secours de son ami à moitié vainqueur déjà. « Cependant quand l'Anglais vit que je m'avançais encore pour le combattre, suivant l'usage ordinaire des duels, et qu'au lieu d'un homme à qui il avait affaire présentement et qui n'était encore que trop pour lui, il allait maintenant en avoir deux sur les bras, il n'attendit pas que je le joignisse pour faire ce que son camarade avait fait. Il rendit son épée à Aramis et lui demanda

pardon de ce qu'il lui avait pu dire de désobligeant. Aramis le lui pardonna volontiers et les deux Anglais s'en étant allés en même temps, sans nous redemander leurs armes que nous avions envie de leur rendre, Aramis entra dans une maison au faubourg St-Jacques, où pendant qu'il se faisait allumer du feu pour changer de linge, il me pria de lui aller acheter une chemise et un caleçon, Je pris l'un et l'autre chez la première lingère tels que je les pus trouver et l'ayant ramené ensuite chez lui, je le quittai tout aussitôt pour aller voir ma Milady. »

Les amours masquées de d'Artagnan avec Milady faillirent, en finissant, tourner pour lui au tragique. Furieuse d'avoir été jouée par un amoureux peu délicat, l'Anglaise résolut de faire assassiner le pseudo de Wardes. A la foire de St-Germain, d'Artagnan est bousculé par trois inconnus, qui le suivent dans la rue de Tournon. « Je regardai aussitôt derrière moi et à côté, et voyant non seulement ces trois mais encore quatre autres hommes que je ne connaissais pas, et qui avaient l'air de véritables assassins, je me rangeai à l'entrée d'un cul de sac qui est là tout proche. Je crus qu'il me serait plus facile de m'y défendre qu'en pleine rue ; mais enfin tous ces sept malheureux m'étant venu attaquer tout à la fois, j'allais bientôt succomber sous le nombre, si je ne me fusse avisé de crier : A moi, Mousquetaires ! Par bonheur pour moi, Athos, Porthos et Aramis étaient là auprès avec deux ou trois de leurs amis. Il était temps qu'ils vinssent à mon secours, j'avais déjà reçu deux coups d'épée par devers moi et je ne pouvais manquer d'être bientôt expédié de la manière que mes assassins s'y prenaient. Notre combat commençant alors à n'être plus aussi dangereux pour moi, je fus si heureux que de tuer un de ces assassins qui m'avait toujours serré de plus près que les autres. Mes amis en firent autant à deux de ses compagnons, mais nous perdîmes aussi de notre côté deux gentilshommes de Bretagne qui furent tués sur la place. Athos même reçut un grand coup d'épée dans le corps et ce combat avait bien la mine encore d'être plus funeste qu'il n'était quoiqu'il le fut déjà assez, quand ces assassins prirent la fuite tout d'un coup. La raison en est, qu'il sortit de la foire cinq ou six Mousquetaires qui arrivaient à notre secours.

« Si l'on eut bien fait, une partie de tous tant que nous étions, eut couru après eux, pendant que l'autre nous eut donné secours à Athos et à moi. Nous en avons bien besoin, nous perdions beau-

coup de sang, mais l'état où nos amis nous voyaient leur faisant croire qu'ils devaient courir au plus pressé, ils laissèrent sauver ces ennemis pour nous secourir... »

Je passe sous silence une fastidieuse aventure de d'Artagnan, racontée dans le second volume ; mais je la signale pour y constater une dernière fois la présence d'Athos faisant le guet affublée d'une soutane de prêtre.



Après la lecture des Mémoires de d'Artagnan j'avais cru que ces trois noms : Athos, Porthos et Aramis étaient des noms de fortune difficiles à identifier. Les études successives de MM. de Jaurgain et Lafond sur « les Trois-Mousquetaires » et leurs « châteaux » m'ont convaincu de mon erreur. En tenant compte des déformations d'orthographe habituelles à cette époque, ces trois frères, ainsi que les qualifie d'Artagnan, n'étaient, il est vrai, que frères d'armes, mais ils s'appelaient, quand même, réellement Athos, Porthos et Aramis. En désignant le trio de ses amis, le d'Artagnan des Mémoires et du Roman, les classe toujours ainsi : Athos, Porthos et Aramis. Je suivrai donc le même ordre.

Athos était le fils puîné d'Adrien de Sillégue d'Athos, et de Catherine de Munein. Il naquit dans les dernières années du seizième siècle ou dans les premières du dix-septième, au château d'Athos dont il ne reste plus trace. Ce n'était sans doute, vu l'origine paternelle modeste de notre personnage, qu'une maison sans importance. La mère du mousquetaire était née au château de Munein dont son père était seigneur. « Quelques pans de murs de cette demeure, ainsi que la décrit M. Paul Lafond, tout recouverts de lierre et à demi dissimulés par des arbrisseaux, se devinent encore sur les bords du gave d'Oloron, dans une position admirable avec les Pyrénées pour horizon. Aucun chemin n'y amène et il faut les chercher un certain temps avant de les découvrir ; les paysans des environs les connaissent bien cependant et continuent à les appeler le château. »

Les Sillégue étaient alliés aux Troisville, et ce fait éclaire le passage des Mémoires que j'ai déjà cité, où l'on voit le capitaine des Mousquetaires, Tréville, appeler du Béarn à Paris, pour les faire entrer dans sa compagnie, Athos, Porthos et Aramis. Le pre-

mier des trois camarades de d'Artagnan mourut, croit-on, à Paris, le 22 décembre 1645, des suites d'un duel.

Porthos se nommait en réalité Jean de Portau, et il était le fils aîné d'Isaac de Portau, seigneur de Campagne-Castelbon et de Campbert, secrétaire du roi, contrôleur provincial des guerres et artillerie de Navarre et Béarn, conseiller au Parlement de Pau et secrétaire des Etats de Navarre. La mère de Jean de Portau était une dame de Brassier.

Jean de Portau quitta vers 1645 sa compagnie des Mousquetaires, pour se marier et revenir en Béarn. Ayant remplacé son père comme secrétaire des Etats, il ne séjournait à Pau qu'autant que sa charge l'y obligeait. « Dès que ses devoirs le lui permettaient, raconte M. Lafond, il se hâtait de regagner son manoir de Lannes, merveilleusement situé en pleine montagne, vieille demeure à demi-féodale, tant soit peu rustique malgré sa porte à pilastres et à fronton décoré d'un écusson à peu près effacé, ses fenêtres à croisillons gothiques, ses lourdes tours carrées coiffées d'un toit à éteignoir et sa vénérable et sombre chapelle, qui sert aujourd'hui d'église paroissiale. Ce château est actuellement la propriété de la famille de Nolivos, dans laquelle s'est fondue la descendance des Portau. »

Aramis appartenait à la vieille noblesse du Béarn. Henry d'Aramitz était fils de Charles d'Aramitz et de Catherine d'Espalungue. Troisville, son cousin germain, l'avait fait entrer aux Mousquetaires, vers 1640 avec Athos et Porthos. Il n'apparaît donc plus comme étonnant, que ces trois compatriotes, dont deux au moins étaient parents, se donnassent pour frères dans la compagnie commandée par Tréville. Quand Aramitz abandonna les Mousquetaires en 1655, il alla se fixer dans ses propriétés des environs d'Oloron, partageant son temps entre ses résidences de Sauguis, d'Arette, d'Aramitz et d'Espalungue. Il avait épousé Jeanne de Béarn-Bounasse, fille d'un gentilhomme dont les terres avoisinaient les siennes. « Aramitz n'existe plus, nous dit M. Paul Lafond, Arette a été rebâti, Sauguis n'a de château que le nom, mais le manoir d'Espalungue n'a guère changé depuis l'époque où Aramitz en était propriétaire. On le trouve aujourd'hui à peu près intact, au fond de la vallée d'Ossau, au-dessus du gave formé par le confluent du torrent des Eaux-Chaudes et de celui des Eaux-Bonnes, à quelques pas de l'antique chapelle d'Assouste. La famille de Nolivos,

déjà propriétaire du château de Lannes, l'est également, — chose curieuse — du manoir d'Espalungue, réunissant chez elle l'héritage des deux Mousquetaires Porthos et Aramitz. »

Après avoir recousu mes découpures dans de vieux bouquins et dans des livres récents, en résumant la vie si mouvementée de Charles de Batz-Castelmore, d'Artagnan, et en rapportant ce que l'on sait d'Athos, de Porthos et d'Aramis, j'ai pris plaisir à démontrer que dans l'histoire aussi bien dans le roman, nos Quatre Mousquetaires firent honneur, à cette mère des races vaillantes, la terre de Gascogne et de Béarn.

XAVIER DE CARDAILLAC.

Lous de hoèy lou die

ERA FLOURÉTO

A Miquèu de Camelat.

« Praubo flouréto dera sèrro,
Ta qué dounc, pet finòt gazoun,
Espandi-t ena 'rrè-sazoun ?
Lèu-lèu que bo coubrí 'ra tèrro
'Ra bizo d'un malin frizoun,
È'dj iuèrn de nhèu è de louno
Perí lèu qu'ett hara, j'ac créi !.. »

— « Qu'importe, s'ena mió courouno
Pot béng' un soul trèt de souléi ?
Ja n' i-aura prou de iou'rrajado
Enta hè fourmà-s en mèn còr
Era grano de iauto 'nnado
Que pouira, 'n iou mès bèro prado
Espandí-s debadj un cèu d'òr...
Cau dounc ara gràcio celèsto
Lounténs, en un sén apariat ?
Cau bièue sièggles ? Un clucat
Ja'i plan prou, tar'amo qu'ei prèsto,
T'assegurà-u 'r' eternitat. »

B. SARRIEU.

LAS LÉTRES

Lou Maridatye é lous Gouyatots

MOUSSU LOU MÉSTE D'AHAS DOUS *Reclams*,

Au mèy tour, né m biéni pas truffa dou maridatye.

Lou maridatye qu'éy la fayssou la mey aunéste, troubade, en ta qué lou mounde né s pergoussie pas : touts lous maridatyes qué soun bous, badoun qué las méchantes lénques asségurin qué lous miélhes qué soun lous maridatyes manquats.

Tiram-sé lou berrét déban lous dé brabes é aunéstes gouyats dap dé brabes é aunéstes gouyates, béroyes mèyts à présti, maynatyes, oun l'amistat é passe aban lous galabis é las prétenssious : aquéths maridatyes né poden pas qu'ésta bénédiscuts pér lou Boun Diu, é n'én y pot pas sourti qué dé béroys fruts.

Mantù, dé nou pas s'ésta amassat, quan ère én éstat, qu'a dit : malaye ! Més n'éy pas ûe résou én ta-us acalhaba dap touts lous arrébots dou Gabe : ta-s marida qué cau ésta dus.

Praubes michès, qu'én èy bis qui, baduts biélhs, é soun horts coum lous rampars dé Nabarrénx, qui n'abèn pas boulut pramou qu'ous abèn lhébat lou méchan alèp d'abé lou rébitoère qui, adare, s'apère *tuberculose* : qu'abèn bèth abé lous éstournéguéts autan hors é autan clas qué lou nouste défun hasà aban d'ésta farssit, toute l'aygue dou Gaba nou s abéré pas labat las courades.

Ad aquéth prepaus, Moussu, qué-m souy soubén démandat, pusqué arrés né poudè pas sabé so qué y abè héns ù cabinet barrat, quin lou diatche é poudèn asségura so qué s'y troubabe héns lou croffe dé la yén, é, encoère mèy dou héstia, qui né pot pas dise oun lou prut ?

Ta-n rébiène aus déskansoulats, Moussu, qué coumprénié qué mèy d'ù, aban dé ha lou saut périllou, qué boullhie gaha balans : qué couste hère dé-s marida, au die dé hoèy, pramou qué la mode de las escloupétes qu'ey passade, é la dou gourmandé, é dé las prétenssious qué truque la lûe au plèy !

Aquéro, autan é mèy que dap lous desapariats, qu'ey la cause de quére brounitère, mentabude én francés : *la dépopulation de la France*, né s pot pas méntabe dap mouts biarnés, pramou qué lous noustes payrans, d'aunéste yén, qué credèn qu'ûe troupe de maynatyes né coustabe pas tan à éntertiène qu'ûe sarrabanténe dé prétenssious.

Ouèy lou die, dous lous maynatyes, au loc d'én ha labourédous ou méstériaus, qué bolen ha moussus : tad aquéro lou ménch én y ayi, lou miélhe qué séra, é qu'ayéchen én counsséquénssé !

En ta qué aquére fayssou dé ha é s'accabie, Moussu, né s'y pot pas ha nade lèy : aus qui las hèn qu'ous diserén : dat-sé l'etzéuple ! Né podèn pas counda qué sus ùe cause : quan, ùe troupe d'anades, pays é mays é séran éstats mésprésats é hiquats sus la palhe pér escoude càs doun, à truques dou lou abé, n'abéran pas poudut ha qu'arrésims goufits aban dé madura, labéts, bahide, lous qui arribin qué coumprénéran aquéste bértat bértadère :

Lou mey gran é lou mey béroy richè qu'èy ùe grane familhe, qui, apuch néuride é apapuchade pér pay é may, quan ne-s poudé pas gagna la bioque, ou-s at tournéra, én lous han aunou, sus lous lous biélhs ans.

Que m hérats escuse, Moussu, d'acaba la mie léttre biarnése coum sé hési ù sérrou, badoun qué siam én téms dé hèstes au loc dou Coarésme : quan lou diable é bat bielh, sé disen én francés, qué-s hè *ermite*.

Adéchats, Moussu, pourtats-pé plâ é hèts béroy !

NOSTRADAMUS.

MOUSSU LOU PRESIDÉN É AYMAT MÈSTE,

Qu'èy leyid dab plasé hens lous yournaus que la Yurade Félibrénque dou Mount e-m hique permè en pouésie dab ue madalhe bermélhe en pénèn.

Mile gracies

Mé que-m serét serbiciau se boulèt darenla mentabedi-m *Pierre* mèlèu que *Pol* pr'amou que ne pugntireri plégues enta you se m'embièben l'arode lutzènte s'ou naz dou Pol qui m'esloucheré lous souns escàrnis podet créde. Médiche courrude que bourri qu'imprimassin coum èy escribude nou *Lou Tiatre* mé *S'ou tiatre dou Labouredou* so que bõu dise sus tabalhe litterayre plan eslari-cade *Sus lou Tiatre*.

A l'estrém d'aco credèt que ne-m plagni que d'ue cause, de n'abé poudut ana béde lou goèlh qui-s hasèn lou dou *Yelèt Rouye* e lou de lé *Pèlhe Nègue* que le gariè farcide m'a lhèu birad d'ue pélade.

B'atz doungues hèyt obre sanisse en m'embian le madalhe tout han goaytes de le gariè farcide.

Lou bost moudèst escouliè p'arremèrcian éncòère.

PÈYROT DE LE BERNATÈRE,

LAS GAZÈTES

Qu'abi pregat lous gazetayres qui s'abèn hèyt la gauyou de tauleya dab nous a Mount-de-Marsà de-m manda lou counte-rendut lou de las noustes hèstes. La maye par que s'at an desbroumbat : que-m hè gran dòu. Aus autes que disi gran mercés dab lou grèu de nou poudé, faute de place, que talhuca poursi pourla dab las mies estalhans.

Le Républicain Landais, déns lou numero dou 31 d'aoust, que counte d'ù calam escarrabelhat l'arribade dous felibres, que salude gauyousemèns, la care amistouse de Plantè, la berou de la rèyne, que dits l'arris pegau qui a hèyt retreni, au tiatre, lou pouète d'Almeida, la grane elouquénce de Laborde-Milà e lous aplaudissemèns qui a balut a Palay *lou Franchiman*, e que fenéch atau :

Je ne saurais dire combien d'esprit et quels élans de la poésie la plus haute et la plus généreuse contient cette petite pièce. Qu'il me suffise d'écrire que je l'ai applaudie de tout mon enthousiasme et que tous ont fait comme moi.

Puis le rideau baissé, la reine se leva, sourit.

Et les rois, les curés, l'auditoire,

Tout le monde s'en fut content.

Lou numero dou 2 de setème, en ù artigle de meste que counte la Cour d'Amou e que trobe ta-n glorifica la berou, mouts qui ban au eo. E arroun :

Enfin, ce fut le banquet à l'hôtel Saint-Martin, un de ces banquets de félibres que l'on dit si bruyants et si tapageurs et qui sont si simplement gais, rians, pleins de verve et d'entrain .. Ce fut la caractéristique de celui de mercredi que voulut bien présider la très aimable reine, à qui revenait l'honneur d'entonner, avant les discours, le chant fameux que connaissent tous les Félibres et qui retentit dans tous leurs festins, l'hymne superbe de Mistral, *Coupo Santo*.

L'artigle que s'abie e que fenéch per de beroyes paraules qui-s proben que lous gazetayres que coumprènen la noublèsse de l'obre sènte ;

Ils sont partis, les Félibres ; mais ils ont laissé derrière eux comme un parfum de grâce et de poésie et sous les calmes frondaisons de notre Pépinière, par dessus ses vertes pelouses aux molles ondulations, dans la fraîcheur et la paix de ses ombrages, chante encore le souvenir des beaux vers et des proses harmonieuses...

.....
... Et, comme nous n'avons pas la mission difficile et délicate de décerner

des prix, nous nous contentons de dire ce que tout le monde pensait, que ces poèmes et ces chansons étaient tout à fait jolies et que leurs auteurs les faisaient mieux valoir encore par le talent qu'ils mettaient à les interpréter.

C'était la fin de ces fêtes et si les Félicitres y ont pris autant de plaisir qu'ils en ont donné, tout le monde alors doit être complètement satisfait,

Si bous auts, amics, èts estats counténs de nous, n'y a, que p'asseguri à *Gastou-Febus* qu'ûe soule bouts ta banta lou boste arcoéelh amistous e gayman. (1)

La Petite Gironde que s'hè l'haunou de dues granes « colonnes » e ric per ric dab ûe gauyou bertadère, qu'oundre de flous tous lous felibres qui aqui an debisat, tous lous troubadous qui aqui an hèyt tringla berséts de gay e d'amou. E que dits :

Ces fêtes ont été tout à fait charmantes. La politique n'y est apparue à aucun moment. C'est dire que le succès en a été complet.

Tabardeyats plâ aquero, counfray, la poulitique que punteyera a nouste ta quound l'auque pourtera halhe, qui lou saumét s'apellera de rouy e qui l'Adou e hera arrepè ta la mountagne.

Le Mémorial des Pyrénées. — Lou sou counte-rendut qu'ey moudestemén sinned *Un felibre*. Ne souy pas prou aban-hèyt tad espia darrè la bèle. Més qu'èy bis, au ras de you, au tiâtre, û beroy gouyat, lou crayou a la mâ, préne endiques sus endiques e qu'ou maucauti hère d'esta, èth, lou correspondén felibrènc de la gazète *mayrane* de Pau, ou n'ey que lou purmè oubrè, més û oubrè a qui arrè ne s'ou bire de mâ, pas méy lou calam que la lètre de moullou. Que bouy debisa de Mous Henric de Maurin. l'emprimedou dous *Reclams* qui ayde dab tan de boune graci, e soubén, dab tan de « désintéressement », lous qui an, û cop per més, lou tesic d'adouba la nouste Rebiste. Enta-s ha plasé, arrè ne-u couste. Que se l'ey abienut manterù cop de passa la noèyt blanque ta que lous Reclams e poudoussen paréche, au die dit, lou purmè dou més. Tan qui souy en tri, que-m permèti d'ou ha, en passan, gran mercés!

Lou sou artigle que dits û mout de la felibreyade d'a coustat. Mey debertissante, au Diu bibostes, que l'aute, la grane, la bertadère, chéns boulé desplase ad arrés.

Qu'èrem aqui enso de Lesbazeilles ûe doutzène d'ahoecats : Laborde-Milàà, lous dus Palays, Xavier de Cardaillac, Camélat, lous dus Laborde-Barbanègre, Maurin e you e d'autes encoère,

(1) A lèye déns lou *Républicain Landais* dou 14 de setème, debath la rubrique FIGURES GASCONNES, l'artigle titulat : *Un Conteur Réaliste*.

tauléyan a la noèyt héns, a la lugou de las estéles, debisan, cantan, arridén. Coundes e leyéendes, cops d'esperit, berséts tringlans dous grans pouètes, qu'en y chourrabe a pichorres. Cardaillac, Palay, lou Simin e tabé Napoléon, dinquo Camelat qui toutù coum lous camarades e hé, — ham ù pic au carmalh — barlingueya lou batalh, touts amasses que hém ùe batsarre !

Au gran chibau blanc, hill de la cabale grise, si lous de Mount-de-Marsà, s'abèn audit, qu'ey labéts qui s'aurén subernoumats lous *fèn de brut*. Més subèr toutes las bouts, que planeyabe la bouts hissante de Laborde-Milaa. Aquéth diable d'homì quine loèngue desliverade ! Que s debisa de tout, en Biarnés, en Francés, en Grèc, en Latì, en Anglès, en Espagnòu, dab ù briu, ùe gayère, ùs habas ! Barbanègre lou yoén, que s'en tienè la pansarre. E touts lous auts, en pallan per respèt, que... d'arride. Noèyt agradibe nou sourtiras yaméy dou mèy soubiéne !

U pun d'haunou au felibre dou *Mémorial* per l'abé mentabude :

L'Echo de Barbotan-les-Bains et de l'Armagnac qu'a ù mout ayamadou enta cadù. A retiéne so qui dits dou Capdau :

L'infatigable président. M. Adrien Planté, maire d'Orthez, en une allocution vibrante, où la grâce de la diction s'allie si heureusement à l'esprit béarnais le plus fin, expose en quelques mots le but décentralisateur poursuivi par l'Escole, la culture, la mise en valeur si pleine de richesse, de charme inédit, de nos vieux idiomes provinciaux, qui furent si longtemps le glorieux apanage des trouvères et des troubadours.

Prouvènço :

La Felibrijado de Mount-de-Marsan. — La grando acampado de l'Escole *Gastou-Febus* s'es tengudo ògan li 28 e 29 d'avoust en ciéutat de Mount-de-Marsan. Ourganizado pèr En Adrien Planté que noun counèis lou lassige, aquesto felibrejado es estado en tout superbo. Uno court d'amour de sèt poulidi chato se i'es tengudo. La paumo di joio de l'acioun felibreco decernido pèr lou Counsistori à la *Gastou-Fèbus* es estado remesso soulennamen au felibre Simin Palay que la gordo en depost ; e destribucioun s'es facho di *Discours e Dicho*, di *Cansounié de Prouvènço* semoundu à l'Escolo pèr lou *Flourege Prouvençau*.

Auren seguramen l'òucasioun de reparle d'aquelo fèsto magnifico.

Au medich numero aquéste talhuc qui de segu e hera plasé aus felibres :

Un Biarnés d'Ourtés viguié d'Arle au siècle XV^m. — En 1432, venguè'n Avignon, à la seguida dou Comte de Fouis qu'èro soun parènt, un noble enfant de la ciéuta d'Ourtés, Arnaud de Mount-Joio, que deviè s'establi pèr sèmpre dins noste gai país e l'eiserci de cargo proun impourtanto. Grefié de la judicature de l'Islo pèr la Chambro apoustoulico,

Arnaud de Mount-Jois fuguè pièi, en 1459, nouma viguè d'Arle. Croumpè la segnouriè de Cabriero e la counsegnouriè de Lagno e de Velorguè. Se maridè dos fes e aguè dous enfant de sa segounéo femo, sènsò counpta dous bastard. Es dounc pas de vœi que li Biarnès e li Provençau se rëndon vesito e s'establisson freiralamen lis un encó dis autre. L'istòri d'Arnaud de Mount-Joio es un liame de mai entre nosto Prouvènço e l'amistadous e verd païs di « Gave plen d'encèns ».

(D'après uno noto de M. L. Batcave, felibre de la *Gastou-Fèbus*, coumunicado pèr noste egrègi ami En A. Planté, assessor d'ou Felibrige e Prèsidènt de la *Gastou-Fèbus*.)

E adare, counfrays de las Gazétes, quo l'an qui bièy, a Caüteréts, a l'oumpre dous cassous qui berdeyén a l'Esplanade dous Oéus.
Que p'én toqui cinq, hèts beroy !

J.-V. LALANNE.

LOUS LIBIS

Countes dou Pierroulic dou Pègle

Prefaci de M. Planté. — Burèus dou *Petit Landais* à Mount-de-Marsà.
Prèts : Dèts sos.

Quoau ey l'aban-hèyt qui-s plagneré s'èm anats tau Mount aquèste anade ?

Coum felibres perquiu nou s'y toquen autan que las aulhes à la barguère ou las chardines au barricot. Mes l'unic amic de Gastou-Febus, lou Dou Sourbets qué-n déu balé dèts ou bint é d'autan mey qué ey meritòri s'a gausat, sedut sus la cadière predicadère d'ù yournau, predica lous muts é lous ichourds. Yetan per la bie dou counde pouplàri la boune gragne sus las ourtigues é las arraulhères.

Se s'y espie a dus cops, lous quoauques plaps franchimans de la soue lèngue, adayse qué-us benteyara é qué-n demourera lou blat dap louquoau se hournéye lou mèlhe pâ escarp é croustinous.

Libis recebuts :

Contes Lengadouciens, p. G. Therond, majourau dou Felibridye. Emprimariè Centrala dou Miejour, Mounpelhè. Prèts : 50 sos.

Flors d'Occitania. Sounets per lou majourau P. Estiéu.

Marquèste, editou, à Toulouse. — Prèts : 6 liures.

Habas, son histoire, per l'abat Daugé. — Enso de Pouyfaucou, editou. — Prèts : 50 sos.

M. DE C.

NOUBÈLES

LUCHOU. — Lou 5 de setème per ù dimèrs hèste annau de l'*Escole dères Pirénées*. La Coumtèsse d'Antras que n'ère la rèyne. Au Casino, Mous de Bonnemaïsou, mayre, qu'a souheyat la bounè biengude aus felibres, lou capdau Mous de Bardies, qu'a leyit ù sounet à Daune d'Antras, é qu'an parlat encoère Mous de Dufor, Mous de Sarrieu é Mous de Teulié qui a balhat la listre dous floucalhats au counours. Lou nouste counfray Laquet que s'y a coelhut ùe medalhe de brounze. L'an qui bié que ban ta Sen Yirouns.

TOULOUSE. — Mous de Rozès qu'ey hèyt mèste en Yocs flouraus de l'Academie de Cleménce Isaure.

Lou majourau Bacquié-Fonade qu'a deya bet centenat de gadyes tau Museon qui bòu establi dens la ciutat dous Arramouns.

Lous 23 é 24 de yulh, hèste de l'*Escole Moundine*. Au disna brindes de P. Estiéu, Rigal, Praviel, Rivière, Feuga é Pasquier. Lou capdau Sourrelh qu'acabe per lou cant de la Coupe. Dens la sarrabanténe dous premiats au counours de léngue d'O qu'ey dap la medalhe d'aryén ù dous noustes, Mous de Brescou, de Coundoum.

MALHANE DE PROUBÉNCÉ, — Per Nouste-Daune de Setème, au larè dou gran Frederi, qu'an debut merca de quoauque arrisoulet lou septante-cheysau cap d'an de la badéncé dou pouète.

BEREYRAC. — Lou dimménye 1^e de yulhet, l'*Escole dou Peyrigord*, lou *Bournat*, qu'ère aquiu. Qu'y enhourmèn la pèyre picade en l'aunou dous tres troubadous : Pèyre de Beryerac, Elias de Fonsalada é Sail d'Escola. Batalèrè dou felibre Recoquillon, debis dou presidén Dujarric-Descombes, brinde dou neboudet, Brunel d'Alès, é d'outes é d'outes.

SÉN-BRIEUC EN BRETAGNE. — Hèste dou mounde celtic.

Arcoelhéncé dous hint bardes mandats pou pèys de Gales, cabancade, disna, tiatre bretou é counsèlh bardic dou 21 au 24 de yulhet. Coum toustém que s'y èren amassats lous ahoecats bretous : Jaffrenon, Lajet, L'Estourbeillon, etc.

M. DE C.

*
* *

U felibre About. — N'ey pas, se disen, yaméy tard quound lou boun Diu ayde. Qu'anounsiam doun, ad arroun de toutes las gazètes dou parsâ, dab ù retard qui n'ey pas de la nouste boulountat, ùe noubèle qui s'a hèyt gran gay. Lou nouste dinerè, qui balhe

chéns counta a las causes de l'*Escole*, lou sou téms e la soue péne, Mous Paul de Laborde-Barbanègre qu'èy estat noumat aboutat a Pau. De boune graci toustém, de courtése arcoelhèuse, de prousèy amistous, lou nabèth aboutat qu'èy capable de ha la « *chicane* » agradibe e gauyouse. Balentie qui nou seré estouante ta l'arrehilh de Barbanègre e ta-u hilh de Daune Paul Chabot, lou musicièn de talèn, doun la yuradé dous Yocs Flouraus e porte toustém lou dòu.

A Mous de Laborde, a la soue familhe, que hèm ù brassat de coumplimens !

*
**

— Nous apprenons le mariage à Paris, le 31 juillet, de notre confrère, M. Charles-Brun, directeur de l'*Action Régionaliste*, avec M^{me} Massot. Les témoins du marié étaient MM. Pierre Brun, docteur ès-lettres, son frère, et L.-Xavier de Ricard, président d'honneur de la Fédération régionaliste française ; ceux de la mariée, MM. Bérenquier, inspecteur des contributions indirectes en retraite, son cousin, et F. Laurès, lieutenant au 5^e régiment du génie.



Lou Yèrant : H. MAURIN.

PAU, EMPRIMERIE VIGNANCOUR — PLACE DOU PALAYS.